

SED
CON
TRA

MARIE
DANS LA NOUVELLE
CRÉATION

ESSAI NEWMANIEN
SUR L'IMMACULÉE
CONCEPTION

Christian Lotte

Marie dans la nouvelle création

Collection SED CONTRA :

Christophe J. Kruijen, *Bénié par la Croix*, septembre 2009.

Michel Nodé-Langlois, *Au service de la sagesse*, novembre 2009.

Joseph Murphy, *Invitation à la joie*, mars 2010.

Philippe-M. Margelidon, *Études de christologie thomiste*, octobre 2010.

Vincent Gallois, *Église et conscience chez J.H. Newman*, octobre 2010.

Laurent-M. Pocquet, *Charles Péguy et la modernité*, octobre 2010.

Michel Nodé-Langlois, *Disputes philosophiques*, avril 2011.

David J. A. Clines, *Pour lire le Pentateuque*, mars 2011.

Basile Valuet, *Frères désunis*, mars 2011.

Philippe-M. Margelidon, *Les fins dernières*, septembre 2011.

Bernard Lonergan, *La Trinité*, septembre 2011.

Basile Valuet, *Quel œcuménisme ?*, décembre 2011.

Guy Touton, *Marie au plus près des Écritures*, avril 2012.

Frédéric Trautmann, *La notion de charité au Concile Vatican II*, juin 2012.

Emmanuel Faure, *Vivre le combat spirituel avec Évagre le Pontique*, juin 2012.

Avery Dulles, *Théologies de la Révélation*, novembre 2012.

Gregory Woimbee, *Leçons sur le Christ*, janvier 2013.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

s'opère l'engendrement humain de Celui qui est éternellement engendré dans le sein du Père, comme l'enseigne le concile de Chalcédoine « avant les siècles engendré du Père selon la divinité, et aux derniers jours le même (engendré) pour nous et notre salut, de Marie, la Vierge, Mère de Dieu, selon l'humanité. » On comprend que ce qui est requis, du côté de la Mère, correspondant à la sainteté transcendante de l'être du Fils, dont l'incarnation en elle le fait devenir un seul et même Fils unique et d'elle et du Père, doit aussi relever de l'ordre ontologique.

Aussi de ses prédécesseurs, Pie IX écrit-il lui-même qu'ils « proscrivirent comme fausse et contraire à l'esprit de l'Église, l'opinion de ceux qui pensaient et affirmaient que ce n'est point la Conception mais la sanctification que l'Église honore¹. »

Autrement dit : l'Immaculée Conception proclamée par la bulle ne peut pas se ramener à une simple sanctification anticipée et avancée au tout premier instant de l'existence de Marie, elle est d'un autre ordre.

3. Il y a union intime et inséparable du Christ et de Marie collaborant à l'œuvre rédemptrice

À propos de l'interprétation de Gn 3, 15 sur laquelle s'affrontent les lectures historicistes et typologiques et, parmi ces dernières, les lectures purement christologiques et celles aussi mariologiques, la bulle déclare :

« Les Pères et les Docteurs enseignent que dans cet oracle divin nous est clairement et manifestement montré à l'avance le miséricordieux Rédempteur du genre humain, Jésus-Christ Fils

unique de Dieu, que sa bienheureuse Mère la Vierge Marie s’y trouve également désignée, et que leurs inimitiés contre le démon y sont aussi marquées avec évidence¹.

» « [Les Pères] ont professé que la très glorieuse Vierge a été la réparatrice de sa race et une source de vie pour le genre humain ; qu’elle était élue avant les siècles ; que le Tout-Puissant se l’était préparée ; que Dieu l’avait prédite quand il dit au serpent : “Je mettrai l’inimitié entre toi et la femme” et que c’est elle, il n’en faut pas douter, qui a écrasé la tête venimeuse de ce même serpent². »

Pie IX ne déroge pas à la tradition du Magistère ecclésiastique qui, jusqu’à Vatican I, n’enseigne pas le sens mariologique de Gn 3,15. Le passage de la bulle *Ineffabilis* consacré au témoignage des Pères de l’Église enseigne seulement qu’il y a un consensus des Pères en faveur d’une exégèse qui voit un sens prophétique marial outre le sens christologique en Gn 3,15, mais il n’enseigne pas que ce sens marial soit exégétiquement fondé, quoique depuis les Pères le consensus ait existé. Pie IX enseigne ici explicitement et uniquement que ce consensus est un signe de la conscience qu’avaient les Pères du fait que la Très Sainte Vierge, partageant la même « inimitié » absolue que son Fils envers le Mal et le péché, devait en être aussi personnellement victorieuse à l’instar du « Médiateur entre Dieu et les hommes [...] unie à lui par un lien très étroit et indissoluble, avec Lui et par Lui¹. »

En revanche Vatican II enseignera expressément que ce sens marial appartient positivement au sens de l’Écriture, dans *Lumen Gentium* : « la figure de la femme, Mère du Rédempteur [...] se trouve prophétiquement esquissée dans la promesse d’une victoire sur le serpent faite à nos premiers parents tombés

dans le péché (cf. Gn. 3, 15)². »

Plus important ici est de remarquer comment ce passage d'*Ineffabilis Deus* s'inscrit dans le contexte théologique de son siècle sur la place de Marie dans l'œuvre divine de la Rédemption. La foi et la théologie catholiques ont toujours tenu l'absolue unicité de la Rédemption par le Christ, mais sans exclure une participation mariale, thème qui s'était très lentement dégagé jusqu'à devenir courant à partir du XIII^e siècle et qui affleure ici sous le biais des « inimitiés » communes au Rédempteur et à sa Mère vis-à-vis du démon – ou égales entres elles, on ne peut préciser puisqu'il est écrit : « leurs inimitiés » – en plus de la lecture mariologique du « *ipsa conteret caput tuum* » de Gn 3, 15¹.

Newman défendra cette lecture du Protévangile dans sa *Lettre à Pusey*² et dans son *Mémoire* à Robert Wilberforce³. Mais dans sa *Lettre à Pusey*, il rappelle aussi le « chagrin » et la « colère » que lui inspirent des propositions qui semblent n'attribuer au Rédempteur « rien de ce qui dépasse ce que sa Mère partage avec lui. [...] Comment Sa mort et Sa passion auraient-elles un élément de grandeur incommunicable, si Lui, qui fut seul au jardin de Gethsémani, seul sur la Croix, seul à la résurrection, après tout, n'est pas seul mais partagea son œuvre solitaire avec sa Mère bénie ?⁴ » Cette incidente de Newman vise une objection de l'anglican Pusey envers lequel il ajoute aussitôt après : « il me faut remarquer en sens inverse que ces paroles étranges ne sont qu'un petit nombre [...] que la plupart illustrent la difficulté de fixer le point précis où la vérité devient erreur, et qu'elles sont acceptables en un sens ou dans un certain contexte, bien que fausses dans un autre sens ou contexte »,¹ ce qu'il fit lui-même un peu plus haut pour justifier en quel sens accepter les formules de Tertullien : « Marie effaça la faute

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

1. Bulle Pie IX p. 751.

1. Bulle Pie IX p. 752. Cette expression du « seul et unique décret » de prédestination unissant de toute éternité la Mère de Dieu Immaculée à son Fils sera reprise textuellement et dans le même sens dans la formule de promulgation de l'Assomption *Munificentissimus Deus* du 1^{er} Nov. 1950 par Pie XII. cf. Denzinger éd. 1997 n° 3902.

1. Jean GUITTON, *La Vierge Marie*, Livre de vie, 1961, pp. 161-163.

2. Clément DILLENSCHNEIDER, *Marie dans l'économie de la création renouvelée*, Alsatia, 1957, p. 3.

1. Bulle Pie IX p. 751.

2. Bulle Pie IX p. 758. Même idée en *Lumen Gentium* n° 53 - mais fondée sur le rapport unique de Marie à chacune des Personnes divines impliqué par sa vocation à la Maternité divine- et n° 66.

3. Bulle Pie IX pp. 751-752.

1. Bulle Pie IX p. 753.

1. Bulle Pie IX p. 757.

2. Bulle Pie IX p. 759.

1. Bulle Pie IX, p. 757.

2. *Lumen Gentium* n° 55.

1. Saint Jérôme opinait pour la leçon des LXX et de la Syriaque qui portent « ipse » Note de A. TRICOT, *La Sainte Bible*, Desclée, 1960, p. 3. *Lumen Gentium* n° 55 fait la même lecture que *Ineffabilis Deus* de Gen 3, 15.

2. *Lettre à Pusey* trad. Stern, Ad Solem 2002 pp. 76-79. La *Lettre au Rev. E. B. Pusey* constitue le vol. II des *Difficulties felt by Anglicans*. Nous citons dorénavant la *Lettre à Pusey* dans sa traduction française par Jean Stern, Ad Solem, 2002, ainsi : « L.P. suivi du numéro de page. »

3. « Notre lecture est “Elle te blessera à la tête.” Et ce seul fait de notre lecture “elle te blessera à la tête” a un certain poids car pourquoi après tout notre lecture ne serait-elle pas la bonne ? Faites une comparaison de l’Écriture avec l’Écriture et voyez comme le tout tient ensemble tel que nous l’interprétons. La Genèse parle de guerre entre une femme et le serpent... » *Méditations and Devotions of the late Cardinal Newman*, London, 1911, pp. 79-86, reproduit dans *Mary, the Virgin Mary in the life and writings of John Henry Newman* ed. by Philipp Boyce, Gracewing 2001, pp. 303-311, dorénavant cité : « Boyce, p ». Cet ouvrage n’existait qu’en anglais, les citations ont été traduites par nos soins.

4. L.P., p. 119.

1. L.P., p. 120.

2. L.P., pp. 53-54.

3. Clément DILLENSCHNEIDER, *Marie dans l’économie de la création renouvelée*, Alsatia, 1957, p. 156.

1. Clément DILLENSCHNEIDER, op. cit., pp. 157-159. Même idée en *Lumen Gentium* n° 61.

1. Michaël SCHMAUS, « Mariology » in *Encyclopedia of Theology ; the Concise Sacramentum Mundi*, ed. K. Rahner, New-York, 1985, p. 897.

2. Bulle Pie IX p. 757.

1. Notamment dans un sermon « sur la convenance des gloires de Marie » d’août 1849 reproduit dans Boyce, pp. 149-167.

2. Bulle Pie IX p. 759.

3. L.P., p. 139.

1. Bulle Pie IX p. 758.

2. Bulle Pie IX p. 759.

3. Bulle Pie IX p. 758.

1. Toutes nos recherches n’ont pu trouver de commentaire de cette phrase de la bulle.

1. Les traductions négligent le « *siquidem* », le rendant par « et » ou, au mieux par « en effet. » Le *Lexique latin-français Antiquité et Moyen-Âge* du laboratoire de médiévistique occidentale de Paris, Picard, 2006 donne deux sens à « *siquidem* » : 1. si vraiment 2. puisque (vraiment).

2. Bulle Pie IX p. 759.

1. René LAURENTIN, *Court traité sur la Vierge Marie*, 5^e éd. Lethielleux, 1968, pp. 112-116.

1. Sources Chrétiennes 80, 48. La Liturgie des Heures pour la fête de sainte Anne en propose un extrait.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Sa mère, la bienheureuse Vierge Marie n'était pas tenue à une offrande, puisqu'elle n'avait pas besoin de purification. Bien au contraire la naissance du Fils de Dieu a sanctifié toutes les femmes et changé la malédiction qui pesait sur elles en bénédiction³. »

En un an, Newman a élargi et approfondi sa perspective : d'une part, le renversement des destinées du monde n'est plus seulement posé comme lié au fait historiquement ponctuel de la naissance du Fils, mais il plonge ses racines dans l'histoire sainte et le devenir de la Promesse originelle du Sauveur : en Marie « allait s'accomplir maintenant la promesse que le monde entier avait attendu pendant des milliers d'années. La descendance de la femme, annoncée à la pécheresse Ève, après un long délai, était enfin en train d'apparaître sur terre, et allait naître d'elle¹ » : cette correspondance Ève-Marie dans l'histoire du salut qui apparaît ici restera un trait majeur et constant de la mariologie de Newman.

D'autre part, l'association de la Mère à son Fils, qui est le Fils de Dieu, est rapportée de manière bien plus directe que dans le sermon précédent, au réalisme de l'engendrement charnel du Verbe : « Sur elle fut déposé le plus grand honneur jamais accordé à un individu de notre race déchue. Dieu prenait sur lui sa chair à elle, et s'abaissait lui-même jusqu'à être appelé son rejeton². »

En chantant « toutes les générations me diront bienheureuse », Marie évoque les bienfaits issus de ce renversement du cours de l'histoire opéré en elle et dont la loueront les bénéficiaires au long des siècles. Newman développe ces deux points à travers les trois titres selon lesquels Marie est particulièrement bénie, à savoir que Marie restaure la maternité de la femme, redonne sa dignité à la femme comme

compagne de l'homme et enfin, dans sa personne même, fut bénie en raison de son rapport unique avec le Fils de Dieu.

L'enfantement dans la peine qui est la malédiction féminine depuis Ève pécheresse, devient le moyen d'introduire le salut dans le monde. Le Christ n'est pas descendu du ciel. Dieu l'a envoyé « fait d'une femme » (Ga 4,4), « comme Fils de Marie pour montrer que toute notre peine et toute notre corruption peuvent être changées par lui » car « il avait le dessein de nous changer, nous. Et de la même manière tout ce qui nous appartient, notre raison, nos sentiments, nos quêtes, nos relations dans la vie, tout cela, il l'a sanctifié. » Le Fils vient sauver tout l'homme, y compris donc sa naissance et son engendrement, « la souillure même du péché lié à la naissance peut recevoir une guérison par la venue du Christ¹. »

Mention particulière doit être faite de cette citation de Ga 4,4 « né d'une femme » [« Lorsque les temps furent accomplis Dieu envoya son Fils né d'une femme né sous la loi »] que Newman introduit dans ce deuxième sermon marial, pour encourager la vénération envers la Vierge Marie en la fondant scripturairement dans le Nouveau Testament. Outre son originalité pour un prédicateur anglican de l'époque, cette citation témoigne également de sa connaissance très exacte de l'Écriture puisqu'il s'agit du seul texte marial de tout le corpus paulinien. C'est d'ailleurs par cet unique hapax marial paulinien que la constitution sur l'Église du Second concile du Vatican introduit le seul exposé marial fait par ce Concile (*Lumen Gentium*, ch. VIII, au n°52).

Cette citation ne figurait pas dans le sermon précédent. Son introduction montre un progrès notable chez Newman sur la question du rapport entre Marie et l'Écriture.

Dans son premier sermon de 1831, Newman n'envisage ce

rapport qu'à travers les mentions de la Vierge au long de la vie de son Fils, mentions qui ne donnent aucun détail. Il en tire une première leçon : l'Écriture veut que les fidèles cultivent avant tout dans leur cœur l'image de son Fils et non celle de la mère. Et une seconde leçon : si nous rendions à saint Paul, sujet aux infirmités dont héritent tous les fils d'Adam, l'honneur qui semblerait en fait convenir à la Vierge, ce serait le signe que nous ramènerions l'excellence chrétienne à des canons humains. C'est pour éviter une telle réduction que l'Écriture ne nous dit quasi rien de la Vierge, elle qui est l'emblème de la première consécration à Dieu et qui fut couverte de l'ombre du Saint-Esprit. La prudence de Newman sur ce sujet, jeune pasteur anglican face à ses fidèles anglicans, est compréhensible¹. Ses remarques restent à l'intérieur du cadre des « silences de l'Écriture » sur Marie.

Un an après, dans ce sermon de l'Annonciation 1832, le rapport de Marie à l'Écriture envisagé par Newman n'est plus celui du silence sur les détails historiques, mais celui de la perspective théologique : la place de Marie dans le plan divin. Cette perspective est introduite par la citation de Ga 4,4 qui sert de clef théologique pour affirmer à la fois que la Maternité divine de Marie est la garantie de l'entrée du Fils de Dieu dans un état définitif de communion avec notre nature humaine, et que cette place de Marie dans l'Incarnation salvatrice permet d'« entrer l'Église dans l'histoire¹. » Tel est le premier motif de bénédiction de Marie par l'Église depuis l'Annonciation.

Le deuxième motif de bénédiction, à propos du rétablissement anthropologique effectué comme conséquence de la maternité de la Vierge, est la reprise de la création dans un sens opposé à celui de sa chute. Newman constate l'avilissement de la condition féminine dans l'Antiquité païenne, illustration du

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'enseignement général des Pères en accord avec Athanase que notre Seigneur ne se serait pas incarné si l'homme n'avait pas péché¹ » maintient-il en 1881.

Cependant, si Newman répète souvent que l'Incarnation du Christ comporte en elle une finalité rédemptrice, pour lui comme pour saint Athanase cette finalité n'est pas la seule ni la dernière. Toujours dans sa note sur l'Incarnation du volume II des *Traité*s de saint Athanase qu'il réédite en 1881, il écrit qu'« il y a deux raisons à l'Incarnation, à savoir l'expiation du péché et le renouveau en sainteté, et elles sont toutes deux habituellement liées l'une à l'autre par Athanase². » La finalité ultime est donc sanctificatrice pour l'homme et glorificatrice pour Dieu³, et si ces deux finalités coïncident dans la réalisation de fait du plan divin par le Verbe Incarné, en elles-mêmes elles se distinguent l'une de l'autre : ces finalités ultimes de l'Incarnation, rédemptrice et sanctificatrice/glorificatrice, sont séparément pensables et Newman lui-même expose cette distinction dans une de ses notes de sermons en 1849 :

« 3. Dieu aurait pu condamner tous les hommes – Il aurait pu pardonner à tous – et cela sans satisfaction aucune ; mais il décida d'exiger un châtement égal à celui que méritaient leurs péchés. Mais l'homme était incapable de payer un pareil prix, et c'est pourquoi Jésus-Christ vint, Lui qui était Dieu.

4. Dieu laissa de côté les anges déchus. Il eut un regard d'amour pour l'homme, Sa création dernière, et, comme l'enseignent de grands docteurs, Il se fût incarné, même si l'homme n'était point tombé, quoiqu'alors Il n'eût pas souffert, et cela, pour manifester la gloire de Ses attributs dans une nature créée¹. »

Dans cette note du 9 octobre 1849, contrairement à sa réflexion précédente des *Conférences*, Newman émet bien

l'hypothèse que l'Incarnation aurait eu lieu indépendamment du péché originel. Toutefois les problématiques sont divergentes et Newman ne se contredit pas.

Ici, Newman entend indiquer qu'un lien direct entre la Création et sa finalité glorificatrice pour le Créateur est pensable indépendamment de la chute et de la Rédemption. Le principe avancé est que la finalité glorificatrice pour le Créateur ne peut être atteinte que si la gloire de ses attributs se réalise parfaitement dans sa création et en particulier dans l'homme qui en est le couronnement. L'hypothèse formulée est que cette réalisation de la fin glorificatrice pour Dieu en l'homme postule l'Incarnation, voire ne pourrait être atteinte sans elle. Mais cette hypothèse n'enlève rien à la position de fond de Newman qui est celle de la question de fait, et il maintient que de fait, la première fin de l'Incarnation est la Rédemption du péché originel et de ses suites. Simplement, cette hypothèse permet de saisir que la chute originelle comme motif de l'Incarnation, et donc de l'œuvre expiatoire subséquente de la Rédemption stricto sensu, ne justifie par elle-même qu'une seule des deux fins ultimes de l'Incarnation : la finalité rédemptrice. En d'autres termes, la nécessité de fait, la chute originelle étant arrivée, de cette première fin rédemptrice, n'épuise pas toute la finalité de l'Incarnation ; elle est en même temps instrument de son autre fin, la fin glorificatrice. Et un mois plus tard, toujours dans une note de sermon, on trouve une nouvelle fois sous la plume de Newman, vraisemblablement encore selon cette ligne d'une Incarnation glorificatrice pour Dieu indépendamment de la Rédemption, l'idée d'une « prédestination de la sainte Vierge même avant la prévision de la chute¹. » Cette idée réapparaîtra dans les sermons catholiques rédigés à l'époque de cette « note de sermon » sous la formule « Marie est la fille d'Ève qui n'a

pas chuté », c'est-à-dire réalisant parfaitement le projet que le Créateur se fixait lorsqu'il créa l'humanité.

Revenons au sermon de Noël 1834. Newman n'a pas encore traduit ni de ce fait médité les *Traité*s de saint Athanase : il ne le fera que huit ans plus tard. Néanmoins, les études nécessaires à son *Histoire des Ariens*, l'ont mis plus que suffisamment en possession de la théologie de l'Incarnation d'Athanase ; par ailleurs, il adhère comme toute l'Église anglicane au dogme d'Éphèse. On est donc surpris de lire que : « [le Fils de Dieu] né d'une femme ; lui, le fils de Marie et elle (si on peut dire) la Mère de Dieu¹. » Toutefois, cela est moins surprenant si l'on se souvient que ce sont les Pères de l'Église, en particulier saint Athanase, qui lui ont appris que les mystères et les dogmatiques de la Trinité et de l'Incarnation, tout en étant distincts, ne peuvent se dissocier les uns des autres². Aussi, la réflexion christologique de Newman à propos des événements de l'Évangile, en particulier dans la prédication des *Parochial and Plain sermons*, commence toujours par la mention préalable du mystère du Fils au sein de l'unité des trois Personnes trinitaires dans leur coalescence³.

Or, cette incise faite par Newman prêchant le Verbe fait chair se trouve dans un passage dont le contexte est fortement trinitaire. Cette incise relèverait alors moins d'une restriction ou négation de ce que Newman professe comme croyant et comme théologien, que d'une précision indispensable à son esprit tout comme aux oreilles de son auditoire. Il est en train d'exposer que Marie par sa maternité « donne une nature créée à celui qui était son Créateur. » Pour autant Marie n'est pas Mère de la divinité, mais de la Personne divine qui prend en elle son humanité. Plus tard, dans un sermon catholique Newman avouera que les protestants « ont rarement une réelle perception

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de sa Mère et de tous les saints

Ce premier passage³ de *l'Essai sur le développement de la doctrine chrétienne* traitant de la Vierge Marie appartient aux sondages historiques de la première partie.

D'après une explication assez courante dans le monde protestant⁴, le culte de la Vierge et des saints se serait développé à partir de la paix constantinienne à la suite de l'entrée dans l'Église des masses populaires païennes imbuës de polythéisme. Newman, qui a étudié les sources, y a décelé une explication bien différente et il situe le développement de la mariologie dans le sillage de celui de la christologie. La polémique anti-arienne amena un saint Athanase à insister sur les avantages que la divinité du Verbe procure à l'homme : la « sanctification ou plutôt la divinisation de la nature humaine », ce qui eut un contrecoup sur la théologie mariale. « Ceux qui sont reconnus fils de Dieu par adoption dans le Christ, sont dignes d'un culte en raison de Celui qui est en eux [...] dans le même sens où des natures créées peuvent participer à la gloire incommunicable du Créateur, elles reçoivent part au culte qui lui appartient en propre¹. » Ainsi se trouve posé le fondement du culte de la Vierge et des saints.

Par ailleurs, les ariens exaltaient le Christ sans reconnaître sa divinité tout en accordant plus d'honneur à Marie que les catholiques du Moyen Âge qui restaient dans les limites de la vraie foi. De cette observation, Newman dégage un principe : « exalter une créature n'est pas reconnaître sa divinité². » C'est la conception de la latrie due à Dieu rabaissée en hyperdulie – alors que celle-ci n'est propre qu'à Marie – qui aboutit à mettre Marie et le Fils éternel au même rang. Or, la place de Marie dans l'économie de la grâce ne fut reconnue publiquement par

l'Église qu'au V^e siècle, donc *après* la définition de la divinité de Notre Seigneur au IV^e siècle ; et elle le fit en outre non dans le but d'exalter directement Marie – ce qui n'est qu'un effet, certes remarquable – mais « afin de défendre la véritable doctrine de l'Incarnation et d'assurer précisément l'exactitude de la foi à la nature humaine du Fils¹. »

Enfin Newman développe un thème qui lui sera cher : « le sentiment spontané ou traditionnel des chrétiens avait dans une large mesure devancé la décision formelle de l'Église » ; en témoignent les titres décernés à Marie dès l'origine².

Les deux derniers passages de *l'Essai sur le développement de la doctrine chrétienne* traitant de la Vierge Marie sont l'application de la 5^e note³ (anticipation de l'avenir) et l'application de la 6^e⁴ (action conservatrice du passé).

• *Application de la 5^e note : anticipation de l'avenir. Rôle de la sainte Vierge*

Les prérogatives spéciales de la sainte Vierge sont intimement enveloppées dans la doctrine de l'Incarnation elle-même.

Les premiers Pères, « saint Justin et saint Irénée, établirent d'une manière précise qu'il incomba à Marie, à titre d'agent volontaire, une part dans l'œuvre historique de la Rédemption de même qu'Ève avait agi comme instrument et avec sa responsabilité propre dans la chute d'Adam⁵. »

Le parallèle entre la Mère de tous les vivants et la Mère du Rédempteur peut s'établir en comparant Gn 3,20 et Ap 12,1.17. Les deux textes correspondent dans le fait que l'inimitié existe non seulement entre le serpent et la postérité de la femme, mais

entre lui et la femme elle-même. Si le mystère qui ouvre l'Écriture en Gn 3 correspond à celui qui la conclut en Ap 12, on peut penser qu'il s'agit d'une seule et même femme, Marie, et qu'elle est prophétiquement annoncée dès la transgression d'Ève.

Newman conclut en citant saint Justin (*Dialog. Tryphon* n°100), Tertullien (*De Carne Christi* n°17), saint Irénée (*Adv. Hær.* 22, 4), puis en racontant l'intercession de la sainte Vierge en faveur de saint Grégoire le Thaumaturge par saint Grégoire de Nazianze ainsi qu'un autre cas, moins bien établi. Marie apparaît donc chez ces Pères avec les traits d'une patronne et d'une consolatrice, c'est-à-dire telle que le Moyen Âge la montrera.

- *Application de la 6^e note : action conservatrice du passé. Dévotion à la sainte Vierge*

Les honneurs rendus à la Vierge ne nuisent pas à ceux rendus au Christ¹. Après le traitement théorique fait plus haut, se pose maintenant la question de fait : ces honneurs se sont-ils montrés bienfaisants, et opportuns ?

Une réponse de poids² est fournie par la sanction accordée par le concile d'Éphèse à l'usage du mot « Théotokos » ou Mère de Dieu, appliqué à Marie. Par ce qualificatif, l'Église vise à protéger la foi en l'Incarnation d'un « humanitarisme spécieux. » Par la suite, l'histoire montre que ceux qui ont cessé d'honorer la Vierge ont fini par cesser d'adorer le Fils éternel.

Dans l'Église, le ton de la dévotion rendue à la Vierge est absolument différent de celui rendu au Fils ou à la Trinité¹ : les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

déchu en Adam qui a péché, est en revanche parfaitement réalisé en Marie qui n'a jamais été soumise au péché mais a sans cesse posé des actes méritoires.

Puis, Newman établit un lien direct entre cette perfection de Marie et sa vocation à la maternité divine, mais sans donner d'autre précision sur la nature de ce lien si ce n'est qu'il convenait éminemment à l'honneur et à la gloire de Dieu. Quoiqu'un peu longue, la citation de ce morceau d'anthologie mariale ne peut être omise :

« Marie est donc un exemple et plus qu'un exemple, dans la pureté de son âme et de son corps, de ce que l'homme était avant sa chute et de ce qu'il aurait été s'il s'était élevé jusqu'à sa pleine perfection. Cela aurait été dur, ç'aurait été une victoire pour le diable si toute la race humaine avait trépassé sans qu'aucun de ses membres ne montre ce que le Créateur avait voulu qu'elle fût dans son état primitif. Adam, vous le savez [...] était dans un état surnaturel ; et s'il n'avait péché, année après année, il aurait grandi en mérite et en grâce et en faveur auprès de Dieu jusqu'à ce qu'il passe du Paradis au Ciel. Mais il chuta et ses descendants naquirent à sa ressemblance, et le monde devint pire et non meilleur [...] Cependant un remède avait été défini dans le Ciel ; un Rédempteur était prêt ; Dieu allait faire une grande œuvre et se promettait de la faire convenablement : « là où le péché abondait, la grâce devait surabonder » [Rm 5,20] [...] La malédiction des âges devait être renversée ; la tradition du mal devait être brisée ; un portail de lumière devait être ouvert au milieu de la ténèbre pour l'arrivée du Juste ; une Vierge Le conçut et enfanta. Il était convenable pour son honneur et sa gloire, que celle qui était l'instrument de sa présence corporelle, dût être la première un miracle de sa grâce ; il était convenable qu'elle dût triompher là où Ève avait failli et

qu'elle dût « écraser la tête du serpent » [Gn 3, 15] par l'immaculée perfection de sa sainteté. Certes, à certains égards, la malédiction ne fut pas renversée ; Marie vint dans un monde déchu et subit elle-même ses lois et tout comme le Fils qu'elle enfanta, fut exposée à la souffrance de l'âme et du corps, et soumise à la mort ; mais jamais elle ne fut sous le pouvoir du péché. Comme la grâce fut infusée à Adam dès le premier moment de sa création de sorte qu'il n'aurait pas expérimenté sa pauvreté naturelle tant que le péché ne l'y eût pas réduit, ainsi la grâce fut donnée dès le départ dans une mesure encore plus large à Marie et de fait, elle n'encourut jamais la privation d'Adam. Soit au point de vue de la science, soit au point de vue de l'amour, elle commença là où les autres finissent. Elle fut dès le premier instant, revêtue de sainteté, prédestinée à la persévérance, lumineuse et glorieuse aux yeux de Dieu ; jusqu'à son dernier soupir, elle ne cessa jamais de produire des actes méritoires¹. »

Dans le sermon suivant, Newman verra une convenance d'un ordre plus profond que celui de la sainteté entendue au sens moral entre la perfection de Marie et l'Incarnation. En affirmant que « sa sainteté à elle vient non seulement de ce qu'elle est Sa Mère mais aussi de ce qu'Il est son Fils », Newman voit davantage cette convenance comme touchant plus radicalement le rapport, dans l'Incarnation, de l'être humain créé en elle dans sa substance même, avec l'Être Créateur intervenant dans sa création.

Reste que la pensée forte développée dans ce second sermon est non seulement que la sainteté de Notre Dame constitue comme un pré-requis à sa maternité divine mais qu'elle est également réalisatrice - elle en est même le premier cas historique - du plan divin originel de Dieu quand il créa Adam.

Il s'agit là d'une précision capitale apportée au premier élément majeur de la mariologie catholique de Newman apparu dans le sermon précédent.

Un nouvel élément majeur se manifeste aussi dans ce sermon : la Vierge Marie n'était pas un instrument passif entre les mains de Dieu. Son dialogue avec l'ange Gabriel, où Newman ne voit point de joie en Marie mais le trouble tant que l'ange ne l'eût pas assurée que Dieu ne contredirait pas sa décision de garder une parfaite virginité, en est l'illustration. Cet élément déjà formulé dans « l'application de la 5^e note » de l'*Essai* pour fonder le parallèle entre Ève et Marie deviendra capital chez Newman. Fréquemment il reviendra sur cette coopération active de Marie à chaque demande divine et à chaque grâce reçue, ce qui, sous un autre rapport que celui de sa vocation particulière à la maternité divine, l'élèvera jusqu'à des hauteurs inconcevables de sainteté.

Enfin Newman mentionne une troisième « prérogative », déjà évoquée dans l'*Essai*, et découlant également de sa maternité et de sa sainteté : le pouvoir d'intercession de la Vierge.

Il conclut par un double parallèle original sur le thème connu du silence de la sainte Vierge. Ce silence durant la mission terrestre du Fils éternel incarné ainsi que le silence ecclésial originel sur la dévotion envers elle, sont mis en regard par Newman avec le silence de la croissance de Marie en grâce et en mérite à Nazareth et avec son « élévation silencieuse pour tenir sa place dans l'Église par une influence tranquille et un progrès naturel » afin de continuer de servir son Fils quand le nom de ce dernier est déshonoré par l'hérésie.

3. La convenance des gloires de Marie. Été

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Conception, la seconde ouvrit son âme à la densité spirituelle de cette doctrine. La fin du *Memorandum* illustre magnifiquement la première : « J'aimerais qu'on examine *pourquoi* j'invoque ainsi les Pères et l'Écriture. Non pour *prouver* la doctrine mais pour la débarrasser de cette impossibilité monstrueuse qu'aurait une personne *scrupuleuse* à l'accepter *lorsque* l'Église la proclame. [...] Considérez ce que j'ai dit. Après tout, est-ce *assurément* irrationnel ? Est-ce *assurément* contre l'Écriture ? est-ce assurément contre les premiers Pères ? Est-ce *assurément* idolâtrique ? [...] Il se peut que vous n'ayez aucune raison de vous fier à la foi de l'Église ; que vous ne soyez pas encore parvenu à la foi en elle – mais, cette doctrine, au nom de quoi *ébranlerait-elle* votre foi en elle, si vous avez la foi, ou ferait-elle que vous retourniez en arrière si vous commencez à penser qu'elle [l'Église] *peut* être de Dieu ? Cela dépasse mon entendement¹. »

5. Méditations sur les litanies de Lorette¹

Cet écrit publié tardivement semble bien avoir été rédigé vers 1850-1855². Sa rédaction présente l'intérêt de ne pas avoir été engendrée par une polémique ou des circonstances particulières -comme la *Lettre à Pusey* - ni colorée par le souci de l'auditoire -comme les *Discours aux assemblées mixtes*- ni restreinte à une réponse épistolaire, *Mémoire* à Wilberforce. Newman traite sereinement son sujet en prenant le temps d'exposer sa pensée paisiblement. Œuvre rédigée dans le cadre de la dévotion catholique traditionnelle du « mois de Marie », elle est le fruit de la prière et de la méditation personnelle du théologien mûri

qu'est son auteur devenu cinquantenaire. La limite de ce recueil serait, si c'en est une, de devoir viser à élever la piété du lecteur ; et surtout, de ne disposer que de peu de place matérielle – une petite méditation quotidienne – pour développer une idée théologique quelquefois ardue. On peut aussi y trouver un avantage : Newman s'y révèle très concis.

Newman prend pour inspiration les invocations des Litanies de Lorette. Il les met une par une en rapport avec un thème théologique qu'il expose dans une méditation attribuée à chaque jour du mois. L'ensemble aurait vraisemblablement dû former une partie d'un « livre de dévotions pour l'année » qu'il avait espéré écrire mais qu'il ne parvint jamais à achever.

Certes, ces pages dévotionnelles révèlent l'authenticité de la piété personnelle de Newman envers Notre Dame. Mais elles nous apprennent en même temps combien cette dévotion, outre la tendresse sincère de l'auteur, est inspirée directement par la foi, nourrie d'Écriture Sainte et fondée sur une doctrine sûre. Elles transpirent également de l'amour de Newman pour Marie et de son indéfectible confiance en son intercession. Si ces pages forment presque autant une doctrine sous forme de vraie dévotion, qu'une dévotion à base doctrinale, elles sont tout à l'opposé d'une pure spéculation sur les grandeurs de Marie : Newman descend jusqu'à la vie pratique quotidienne¹. À la fois bel exemple du fait que les froides vérités dogmatiques peuvent constituer le cœur d'une religion fervente, comme du fait qu'une ferveur authentique peut être aussi la fleur d'une théologie rationnelle : on ne s'attendait pas à moins de la part de Newman !

La matière est répartie en trois sections : 1-16 mai, sur l'Immaculée Conception et l'Annonciation, mystères joyeux de la vie de Notre Dame. 17-23 mai : ses mystères douloureux. 24-

31 mai : sous le titre général de l'Assomption, ses mystères glorieux.

L'ensemble constitue un véritable compendium de la mariologie de Newman : chaque méditation quotidienne offrant l'occasion de rappeler voire de développer un nouveau point de doctrine. Les "1" et "2 mai" sont symptomatiques du procédé. À la question en soi peu théologique de savoir pourquoi le mois de mai est dédié à Marie, Newman répond en situant Marie dans l'économie divine : de même que mai est la promesse de l'été, Marie est la promesse sûre de la venue du Sauveur annoncé par les prophètes. Et reprenant cette question le lendemain (2 mai), fort du constat que mai coïncide toujours avec le temps liturgique de la joie pascale, il répond que la joie que Dieu a de Marie lui vient d'abord de qu'elle est la créature qui lui est la plus chère, « son agréable servante » et ensuite de ce qu'elle est la Mère de son Fils et de l'Église (« Reine des saints »).

Nous présentons ici quelques longues citations de la première partie consacrée à l'Immaculée Conception de Marie, choisies pour leur condensation théologique remarquable et afin de donner une idée typique de l'ouvrage peu aisé à résumer : détailler les trente et un jours du mois prendrait une place disproportionnée. D'autres citations seront faites plus loin, en temps utile pour notre sujet.

Le « 3 mai. Marie est la *Virgo Purissima* » semble directement inspiré du texte d'*Ineffabilis Deus* pour exposer directement le dogme défini : « Pourtant, jamais Marie ne fut dans cet état [de péché originel] ; elle en fut, par le décret éternel de Dieu, exemptée. De toute éternité, Dieu le Père, Fils et Saint-Esprit, décréta la création de la race humaine et prévoyant la chute d'Adam, décréta de racheter cette race entière par l'Incarnation et la souffrance du Fils sur la Croix. Dans ce même instant éternel et insondable où le Fils naît du Père fut

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

opposés jadis à l'Immaculée Conception s'en prenaient en fait à la conception active. Mais, précise Newman, « je n'ai pas examiné ce point par moi-même. »

En l'absence de ce texte de l'Index, on peut tenir que ce que Newman tient comme condamné par l'Index est au moins l'idée selon laquelle l'action divine serait absente ou seconde dans l'Immaculée Conception de Marie ou plutôt que celle-ci serait moins un acte divin concernant la personne de Marie dans sa conception que le fruit « naturel » ou « logique » de la sainteté d'Anne et Joachim au moment où ils conçurent Marie.

Conclure davantage sur cette mise à l'Index serait hasardeux puisque Newman écrira plus tard concernant d'autres images mises à l'Index, et c'est nous qui soulignons : « Je pense toutefois qu'en fait le Saint-Siège est intervenu de temps en temps, lorsqu'une dévotion paraissait tourner en superstition¹. » Nuance importante puisque l'histoire de la fête liturgique de l'Immaculée Conception apparue primitivement sous les traits de la fête de « la Conception que fit Anne de Marie² », tend à confirmer cette remarque de Newman : les images du Baiser de la Porte Dorée ne firent problème en Occident que lorsqu'on en perdit la signification profonde, longtemps après l'âge patristique où par ailleurs « avec une conception [chez nous, de nos jours] trop rigide et trop étroite du péché originel, on est dérouté par la manière des Pères³. »

Conclure davantage serait d'autant plus hasardeux que Newman va jusqu'à écrire étonnamment à propos de sainte Anne qu'elle « conçut comme les autres mères, dans la concupiscence, mais cette concupiscence n'était pas un signe, dans ce cas particulier, de la transmission d'incapacités spirituelles à l'enfant conçu. » Mais comment ne pas voir que ce cas particulier - et donc miraculeux - de la non transmission des

incapacités spirituelles n'a pour seule raison d'être que cette conception devait être celle de l'Immaculée Conception ? Aussi la liturgie glissera-t-elle de la fête de « la conception que fit sainte Anne de la Vierge » à la fête de « la Conception de la Vierge » – puis à celle de « l'Immaculée Conception » – tellement il est vrai que conceptions active et passive ne sont qu'abstraitement séparables, mais unies dans la réalité. Si on les distingue, il ne faut pas oublier que la réalité c'est celle de leur point de jonction. Newman n'aurait pas été démuné dans cette voie : il lui aurait suffi de déduire du principe qu'il avait formulé, dès 1849, qu'une très haute proportion entre la sainteté des parents de Marie et leur œuvre, qui était de concevoir Marie, convenait mieux qu'une proportion quelconque sinon lointaine : « Pensons que c'est une loi ordinaire de la manière de Dieu envers nous, que la sainteté personnelle doit être l'accompagnement de la haute dignité spirituelle d'un état ou d'une œuvre¹. »

Si Newman ne le fait pas ici, c'est que cela n'entraîne pas du tout dans la perspective première de cette lettre visant à l'essentiel dans son dialogue serré avec son correspondant. Il lui est plus efficace de se river à une concaténation logique du contenu dogmatique de 1854.

Deux faits semblent bien illustrer ce choix rédactionnel. Le premier est que Newman passe outre le fait que la distinction *conceptio activa/passiva* n'est que de raison – alors que tout être humain n'a qu'une unique conception, il écrit que « l'Immaculée Conception de la sainte Vierge est sa conception, la conception *a parte concipienti*, ou *conceptio passiva* ». Le second est que le concile de Trente affirme que la privation de la grâce sanctifiante appartient à la notion du péché originel, sans affirmer pour autant qu'elle en constitue toute la notion,

laquelle inclut aussi les conséquences primaires de cette privation : « Adam a immédiatement perdu la justice et la sainteté dans laquelle il avait été établi et [...] tout entier dans son corps et dans son âme a été changé en un état pire¹. » Or Newman s'exprime dans cette lettre selon une conception « moderne » du péché originel : comme si toute la notion de péché originel était enfermée dans la privation de la grâce. Toutefois, cette lettre n'autorise pas à penser que Newman était convaincu de cette position « moderne » puisqu'il s'exprime cinq ans après dans la *Lettre à Pusey* comme le faisaient les médiévaux et le concile de Trente qui ajoutent à la privation de la grâce, les conséquences de cette privation : « Par péché originel nous entendons, comme je l'ai déjà dit, quelque chose de négatif, à savoir seulement ceci : la privation de cette grâce surnaturelle accordée gratuitement à Adam et à Ève au moment de leur création – la privation et les conséquences du fait d'être privé. »

Cette opinion des modernes, devenue commune, qui restreint la notion de péché originel à sa cause, la privation de la grâce sanctifiante², et le considère comme une essence indépendante de l'état qui en découle pour l'homme dans toutes ses facultés ne s'imposait d'ailleurs pas ; non seulement parce que d'autres sont légitimes, mais aussi parce qu'elle aurait moins pris de front son correspondant protestant. La position de saint Thomas, suivie ici par le concile de Trente, synthétisant les données de la tradition patristique pouvait sembler plus adéquate : « Le péché originel est l'opposé de la justice originelle considérée dans tout son ensemble (dons surnaturels proprement dits et dons préternaturels). On peut donc dire qu'il est constitué par la privation de tous les dons de la justice originelle, c'est-à-dire des dons surnaturels et préternaturels. Dans le dessein de Dieu,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

(III, 22 & V, 19), elles présentent l'intérêt de détailler les implications dont est grosse la pensée de Justin : l'évêque de Lyon ajoute aux couples conceptuels de désobéissance/obéissance ou défiance/foi, ceux de naissance/régénération, premier engendré des morts/introducteur dans la vie de Dieu, premier des vivants/premier des mourants.

L'évêque de Lyon introduit également un lien de proportion entre le rapport de Ève à Adam et celui de la Vierge au Seigneur.

Enfin, point capital et propre à saint Irénée, entre Adam et l'économie de la chute d'une part et d'autre part le Sauveur et l'économie du salut, le lien établi par l'évêque de Lyon n'est pas de l'ordre de la succession temporelle historique. Ce lien est exercé par la fonction de récapitulation qui vaut pour Adam et la suite des hommes qui en dépendent tout comme il vaut pour le Sauveur et la série des hommes qui en dépendent et dont, avant Lui, font partie ses ancêtres. Ce rapport analogique de fonction vaut donc indépendamment de la situation temporelle tant d'Adam que du Christ que des hommes récapitulés ; il indique de lui-même que ce n'est pas selon la dimension temporelle de leur réalisation que les deux économies se distinguent puisqu'elles se chevauchent dans le temps.

Le concept de récapitulation désigne la considération de la série des êtres humains situés dans un état théologal issu du déploiement d'un principe, dans la foulée de ce principe : « En effet, tandis que le Seigneur, en naissant, fut le premier engendré d'entre les morts et reçut en son sein les anciens pères, il les régénéra en les introduisant dans la vie de Dieu, lui-même devenant le premier des vivants, puisque Adam était devenu le premier des mourants. C'est pour cela aussi que Luc, en commençant la liste généalogique à partir du Seigneur, la fait remonter à Adam, exprimant par là que lui régénéra les anciens pères en les faisant entrer dans l'Évangile de la vie, et non pas

l'inverse. Ainsi le nœud qu'avait noué la désobéissance d'Ève fut dénoué par l'obéissance de Marie. En effet ce qu'Ève, vierge, a lié par l'incrédulité, Marie, vierge, l'a délié par la foi¹ » si bien que, « de même que le genre humain avait été voué à la mort par une vierge, par une Vierge il est sauvé, la désobéissance d'une vierge ayant été contrebalancée par l'obéissance d'une Vierge². »

Ce parallèle inverse des récapitulations de l'humanité dans ses principes respectifs que sont Adam et Jésus-Christ est décisif : sans cette récapitulation au sens propre du terme, de chacune des séries humaines dans son Chef respectif, on ne voit pas comment Ève et Marie, qui n'ont pas la qualité de Chef de série, pourraient avoir l'une comme l'autre une part causale tant de la chute que du salut au lieu d'être seulement un maillon de fait dans la chaîne de transmission temporelle. Mais s'il y a récapitulation en Adam comme dans le Christ en tant que principes, Ève et Marie leur étant intimement associées au point que sans elles leur récapitulation ne pourrait s'exercer sur la série de ceux dont ils sont le principe récapitulatif, le concept de cause leur est pleinement applicable, même si ce n'est pas comme principe causal mais par participation.

Il importe ici d'examiner la structure du double parallèle fait par Irénée dans le III^e chapitre de l'*Adversus Hæreses*¹. Son raisonnement est un diptyque dont le second volet est une conséquence du premier. De AH 21,10 à AH 22,3 nous est dépeint le Christ obéissant récapitulant Adam désobéissant. Le thème de la similitude des générations y est abondamment développé. Le second volet, en conséquence, « *consequenter* » dans la version latine, nous peint Marie elle aussi obéissante, dénouant la désobéissance d'Ève : ce sont les premières lignes de AH 22,4. Chez saint Irénée, le parallèle marial est donc consciemment posé en dépendance du parallèle christique, ce

que le lecteur de Newman pourrait oublier puisque Newman ne cite que le second volet, auquel il joint AH V, 19.

Ève et Marie sont donc causes, comme l'affirment les Pères, parce qu'elles le sont de manière subordonnée à leur Chef respectif et la reprise par saint Irénée de la récapitulation paulinienne montre qu'à ses yeux le rôle de Marie ne se substitue pas à celui du Christ Rédempteur comme on pourrait le mal comprendre – et de fait certains l'ont mal compris – en lisant la fin de la seconde citation d'Irénée faite par Newman : « de même que le genre humain avait été voué à la mort par une vierge, par une Vierge il est sauvé » ou en lisant au milieu de la première citation que « Marie [...] devint à la fois pour elle-même et pour le genre humain cause du salut¹. »

Cette causalité de Marie dans le salut de l'humanité affirmée par Irénée est citée par Newman² qui reprend ensuite deux fois l'expression³ et y insiste longuement⁴.

Il est important de souligner que c'est selon le sens propre du texte irénéen que Marie a une part causale dans notre salut, et non selon une lecture sollicitée. La question a été âprement et longuement débattue, déjà au XIX^e siècle. Les derniers avatars de ce débat méritent qu'on s'y arrête ici.

Pour éviter tout lien entre Marie et un rôle causatif dans le salut, De Aldama voyait dans le « *sibi* » du « *sibi causa facta est salutis* » d'Irénée, un renvoi fait non pas à Marie mais à Ève, pour la raison qu'Irénée n'aurait pu penser que Marie était cause de sa propre rédemption. À quoi De Margerie répond qu'il n'est nullement nécessaire d'attribuer pareille pensée à Irénée, si on se rappelle que Paul écrivait à Timothée « veille sur toi-même et ton enseignement ; en agissant ainsi tu sauveras et toi-même et ceux qui t'écoutent⁵ » : évidemment, saint Paul ne demande pas

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'âme de l'intérieur, infectant ses éléments essentiels et la désorganisant. Ils s'imaginent que nous attribuons à la sainte Vierge une nature différente de la nôtre, différente de celle de ses parents et de celle d'Adam tombé. Or nous ne prétendons rien de pareil [...] Car par péché originel nous entendons quelque chose de négatif, à savoir seulement ceci : la privation de cette grâce surnaturelle accordée gratuitement à Adam et Ève au moment de leur création - la privation et les conséquences du fait d'être privé. Pas plus qu'eux, Marie ne pouvait mériter la restauration de cette grâce ; celle-ci fut restaurée en elle par la libre bonté de Dieu, dès le premier instant de son existence. Elle ne se trouva donc jamais, en fait, sous le coup de la malédiction originelle, qui consistait dans la perte de cette grâce. Ce privilège lui fut accordé dans un but spécial : pour la disposer à devenir la Mère de son Rédempteur à elle et du nôtre, l'y disposer au point de vue mental et spirituel, afin qu'à l'aide de cette première grâce elle pût croître tellement en grâce qu'à la venue de l'ange du Seigneur, elle fût « pleine de grâce », préparée autant qu'une créature peut l'être, à le recevoir en son sein¹.

Une troisième fois Newman rappelle que l'Immaculée Conception vient directement du principe « Marie, seconde Ève », mais aussi, indirectement, pour ainsi dire, de la croyance générale instinctive en l'impeccabilité de Marie, car « lorsqu'il s'agit de péché, un sentiment instinctif a toujours poussé les chrétiens à laisser la Vierge Marie soigneusement de côté » selon le mot de saint Augustin dans le *De natura et gratia* n° 42². Il reviendra sur ce fait dans l'annexe III à la *Lettre à Pusey* pour réfuter l'objection tirée des citations de Pères semblant s'opposer à ce sentiment³, comme nous l'avons mentionné plus

haut.

Ce point, récurrent chez Newman, est important, à juste titre, à ses yeux : l'Immaculée Conception lui semble aussi incluse dans le fait que la sainte Vierge n'a pas commis le moindre péché véniel, selon un raisonnement qu'on pourrait ainsi établir avec Mgr Boyce : « Tous ceux qui se rapprochent de Dieu, le Créateur très saint et source de toute sainteté, doivent aussi être saints. Personne n'a été plus proche de Lui que la Mère du Christ qui fut le vivant tabernacle de son Fils Incarné, le portant en son sein et l'accompagnant de sa naissance jusqu'à sa mort au Calvaire¹. » Le *Memorandum* avait formulé lapidairement la question : « Voyez la relation directe de ceci avec l'Immaculée Conception : il y avait guerre entre la femme et le Serpent, ce qui est le plus catégoriquement accompli si elle n'avait rien à voir avec le péché – car pour autant que l'on pêche on a partie liée avec le Mal. » On retrouve l'enseignement du Concile de Trente² affirmant que Marie a reçu la grâce de ne faire aucun péché, enseignement repris explicitement par Pie IX dans *Ineffabilis Deus*³.

On ajoutera que cette première conclusion au sujet de Marie vue comme seconde Ève, contient en elle un autre aspect capital : Marie est le commencement d'une race nouvelle. À l'instar d'Ève, mère de la race humaine déchue, elle est « la Mère de son Rédempteur à elle et du nôtre. »

La seconde conclusion au sujet de Marie vue comme seconde Ève, est ce que Newman appelle sa « dignité. » Illustrant ce thème par la mémoire des héros chez leurs peuples après leur mort, il met en quelque sorte la “dignité” d'un être en relation proportionnelle avec la qualité de réponse de cet être au projet divin émis par le Créateur quand ce dernier lui a donné l'existence. Il en déduit, concernant les saints que « leurs

actions, leurs vocations, leurs relations ici-bas sont le type et l'anticipation de leur mission actuelle là-haut¹. » La question se ramène donc à savoir « si dans l'économie de la grâce, la sainte Vierge eût une part, et bien réelle ; si, lorsqu'elle était sur terre, elle s'assura par ses actions des titres à notre souvenir [...] si elle acquit une part méritoire dans la réalisation de notre rédemption [...] »² »

Newman extrait donc des Pères cette autre doctrine : la dignité de Marie découlant de son rôle personnel dans notre Rédemption.

À propos de ces longues pages de la *Lettre à Pusey*³, on relève d'abord avec F. Davis, que parmi les théologiens « modernes » Newman fait œuvre de pionnier par son exégèse typologique. Déjà, dans le *Memorandum* à Wilberforce, il affirmait abruptement que « Marie fut une femme typologique comme Ève. » Newman reprend et développe ici ce thème face à Pusey qui lit les Pères dans la stricte ligne protestante qui confère à Marie non seulement une signification purement passive, mais aussi non représentative, purement individuelle. Newman va reprendre cette vue dans une « démarche qui peut-être vous [Pusey] paraîtra extrêmement hardie » : trouver dans l'Écriture « la doctrine de l'exaltation actuelle de Notre Dame¹. » L'idée est que la dimension typologique de Marie dans l'Écriture peut être le moyen terme autorisant le passage de celle-ci à la doctrine mariale catholique développée par la suite : pour cela, Newman a l'originalité d'établir cette typologie à partir du Protévangile de la Genèse d'une part, ce qui semble aller de soi, et d'autre part, ce qui est nettement plus osé, à partir du chapitre XII de l'Apocalypse. Il opère avec un art consommé, sachant que pareille interprétation ne peut vraiment se recommander des Pères mais aussi que les chrétiens n'ont jamais

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

1. ATHANASE D'ALEXANDRIE, *Trois discours contre les Ariens*. Lessius, Bruxelles, 2004, trad. et notes A. Rousseau, p. 266.

2. NEWMAN, *The Incarnation considered in its purpose, Select Treatises of St. Athanasius in controversy with the Arians* vol. II, Longmans, Londres, 1903, p. 188. Camelot traduit ainsi : « Notre condition a été la cause de sa descente parmi nous et [que] notre transgression a provoqué la philanthropie du Verbe [...] Nous avons été l'objet de son incarnation » (Athanasie d'Alexandrie. *Contre les païens et sur l'Incarnation du Verbe*, Sources Chrétiennes n° 18, 1947, pp. 214-215). Dans le même sens, *Second discours contre les Ariens* : « Quant au fait qu'il se soit fait homme, cela n'eût pas eu lieu si le besoin des hommes n'en avait été la cause » (Athanasie d'Alexandrie *Trois discours contre les Ariens*, Lessius, Bruxelles, 2004, p. 193 ou : *Adversus Arianos orationes IV, II, 56 n°765 Enchiridion pastristicon*, 7^e éd. Herder, 1929, p. 270. cf. PG XXVI 268 : « *Ipsium autem Verbum nequaquam homo factum esset, nisi causa fuisset hominum necessitas* »).

1. S.P. II, Sermon n° 3, L'incarnation p. 44.

2. Cf. A. Rousseau dans : ATHANASE D'ALEXANDRIE, *Trois discours contre les Ariens* Lessius, Bruxelles, 2004, trad. et notes A. Rousseau, p. 402 note 39 : « Athanasie se garde bien d'introduire une forme de concurrence entre la "théologie" et "l'économie" comme si l'une et l'autre pouvaient être pensées en termes de causalité. Ce qui ne signifie pas que notre auteur disjoigne à ce point le mystère trinitaire de l'histoire du salut qu'ils deviennent hétérogènes l'un par rapport à l'autre. »

1. *Discourses addressed to mixed congregations*, Longmans, Londres, (1849) 1906, pp. 308-311 ou bien <http://www.newmanreader.org/works/discourses/discourse15.htm>

2. Selon l'interprétation de Friedel *The mariology of Cardinal*

Newman, 1928, Benzinger, New-York, pp 147-148, réfutée par Govært pp. 26.

3. SAINT ANSELME DE CANTORBERY, *Cur Deus Homo*, II, 5, 100.

1. *Select Treatises of st. Athanasius*, II, *ibid.*

2. « There were two reasons then for the Incarnation, viz. atonement for sin, and renewal in holiness, and these are ordinarily associated with each other by Athanasius. » *Select Treatises of st. Athanasius*, II, Longmans, Londres, (1887) 1903, p. 188 « L'incarnation considérée dans son projet. » cf. par ex. Athanase d'Alexandrie *Trois discours contre les Ariens*, Lessius, Bruxelles, 2004, trad.; et notes A. Rousseau, Premier discours 28c-39a ; pp. 85-86.

3. À l'article Incarnation des *Select Treatises of st. Athanasius*, II cité précédemment, Newman ne mentionne pas la finalité glorificatrice pourtant présente chez Athanase, mais il s'y réfère cependant implicitement dans l'article « Sanctification » en citant le *De Incarnatione* §7 où Athanase affirme que l'Incarnation n'est pas seulement réparatrice du péché mais sanctificatrice, sans quoi cela n'aurait pas été convenable pour Dieu [c'est nous qui soulignons] et ne nous aurait pas permis d'atteindre notre fin voulue par le Créateur [ce que développe Athanase dans ce §7]. Cf. plus loin notre Partie II.

1. NEWMAN, *Notes de Sermons*. trad. fr. Folghera, Paris, Lecoffre, 1913, p. 325 [9 Octobre 1849].

1. NEWMAN, *Notes de Sermons*. trad. fr. Folghera, Paris, Lecoffre, 1913. p. 329 [6 novembre 1849].

1. S.P. II, Sermon n° 3, L'incarnation, p. 40.

2. Cardinal Jean HONORÉ, « Filiation patristique de la christologie de Newman » in *Études Newmaniennes* 22, nov. 2006, p. 8.

3. HONORÉ, *op. cit.*, p. 16.

1. S.P. VI, Sermon n° 5, Le Christ, Fils de Dieu fait homme. p.

63.

1. HONORÉ, Jean, Cardinal, *La pensée christologique de Newman*, Desclée, 1996, p. 158.

2. S.P. II, Sermon n° 3, L'incarnation p. 39.

1. Govært, p. 37.

1. *Apologia*, p. 194.

2. Govært, p. 50.

1. L. Bouyer, p. 10 de l'introduction à *l'Essai* (DDB, 1964).

2. L. Bouyer, p. 9 de l'introduction à *l'Essai* (DDB, 1964).

3. Govært, p. 51.

1. ibid. L. Govært cite *Via Media I.*, London, 1901, Longmans, Green & C°, p. 50 ou <http://www.newmanreader.org/works/viamedia/volume1/lecture2>.

2. Govært., p. 58, que nous suivons pour cette interprétation.

2. Boyce, pp. 30-31.

1. Govært, p. 59.

2. *Apologia*, p. 314.

3. *Apologia*, p. 371.

4. *Apologia*, p. 206.

1. *Essai*, pp. 521-522.

1. Cf. Jean STERN, *Bible et tradition chez Newman*, Aubier, 1967, pp. 120-127. ◇ Jean-Nicolas Jager, prêtre et historien français, aumônier des Invalides (1790 Grening-1868 Paris) occupa pendant 18 ans la chaire d'histoire ecclésiastique à la Sorbonne (1840-1858). Il échangea avec Benjamin Harrison, fellow d'Oxford et militant tractarien venu à Paris, des lettres théologiques, certaines réponses d'Harrison étant en fait rédigées en partie par Newman, publiées en un volume : *Le Protestantisme aux prises avec la doctrine catholique ou Controverses avec plusieurs ministres anglicans*.

1. STERN, *La Vierge Marie*, p. 51, cf. *Apologia*, p. 371 : « À la même époque [1844] je crois bien avoir senti toute la force

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

1. Suit une citation de AH V, 19, 1 faite aussi par Newman dans *LP*. p. 52.

2. Paul Galtier op.cit., pp. 139-141.

3. *LP*. p. 54.

1. *LP*. p. 53.

2. *LP*. p. 62.

1. PERROTT, p. 20.

2. Émile NEUBERT, *Marie dans l'Église anténicéenne*, Paris, Gabalda, 1908, pp. 214-237.

3. *LP.*, p. 67.

1. J-D FOLGHERA, *Newman apologiste*, Paris, Desclée, 1927, p. 201.

1. *LP*. p. 63.

1. Cette précision est reprise de Boyce, p. 52.

1. cf. plus haut p. 31.

2. M.D, 7 mai, Marie, *Mater amabilis*, traduc. Pératé p. 17. Le mot souligné l'est par Newman.

3. *LP*. p. 65.

1. *LP* p. 65. Nous avons rétabli entre crochets les mots omis par la traduction publiée aux éditions Ad Solem, mots sans lesquels on comprend le contraire de ce qu'écrit Newman. Le texte anglais porte en effet : « *We, with the Fathers, think of it as something negative, Protestants as something positive* » cf. Boyce p. 227.

1. *LP*. pp. 65-66.

2. Déjà cité dans *l'Essai.*, p. 191.

3. Les 5 citations habituelles de Origène, Tertullien, Basile, saint Jean Chrysostome et saint Cyrille d'Alexandrie attribuant des péchés véniels à Marie forment aux yeux de Newman la seule objection digne de ce nom à l'Immaculée Conception. Il répondra en montrant que ce ne sont que des opinions individuelles et non le signe d'une tradition ecclésiale vivante.

Cf. Boyce, p. 54 note 9. On remarquera que la réfutation diffère de celle du *Memorandum* où il soutient que les Pères, polémiquant souvent, n'harmonisaient pas la totalité de leurs assertions ou/et n'entendaient pas des vocables dans le même sens.

1. Boyce, p. 54.

2. Décret sur la justification, canon. 23 Denzinger 1963, n° 1573.

3. Cf. plus haut p. 20. Pie XII enseigne la même chose dans *Mystici Corporis* : Marie « fut libre de toute tache, tant personnelle qu'héréditaire et fut toujours le plus intimement unie à son Fils » (AAS 35, 1943 p. 247).

1. LP. p. 69.

2. *ibid.*

3. Pages 72 à 79 de l'édition française chez Ad Solem.

1. LP. p. 70.

2. Jean Baptiste De Rossi (Rome 1822-Castel Gandolfo 1894) : Juriste passionné d'archéologie, il découvrit en 1850 avec Alexandre Panon de Richmont les catacombes de saint Calixte près de la Via Appia Antica à Rome. Fondateur du Musée Chrétien du Latran (aujourd'hui intégré aux Musées du Vatican) voulu par Pie IX, il collabora avec Mommsen à la compilation du *Corpus Inscriptionum Latinarum* (1854). En 1861, il lance la publication des *Inscriptiones christianae urbis Romae septimo saeculo antiquiores* et en 1863 il fonde le périodique *Bullettino di archeologia cristiana* qui dure jusqu'à sa mort et constitue une colossale encyclopédie archéologique. En 1864 paraît le premier volume de son ouvrage *Roma sotterranea cristiana*. Il fut entre autres, président de l'Académie Pontificale Romaine d'Archéologie. Il fit entrer l'archéologie chrétienne dans une voie tout à fait nouvelle et scientifique.

1. LP. p. 77. Nous avons conservé ici la traduction de la citation

fournie par Mgr Davis dans son exposé.

2. Francis DAVIS, « La mariologie de Newman » in *Maria, Études sur la Sainte Vierge*, vol. III sous la direction d'H. Du Manoir, Beauchesne, 1954, p. 545.

3. LP. p. 78.

1. LP. p. 75.

2. LP. p. 76. Nous avons conservé ici la traduction de la citation fournie par Mgr Davis dans son exposé.

3. LP. p. 79.

1. René LAURENTIN, *Court traité sur la Vierge Marie*, Lethielleux, Paris, 5^e éd. 1968, pp. 104-106.

2. Cf. Kerkvoorde, préface à SCHEEBEN, *La Mère Virginale du Sauveur*, DDB 1953, pp. 8-10. On notera cependant que pour Scheeben, « ce qui en Marie constitue le fondement de toutes les grâces et faveurs, c'est son caractère personnel surnaturel, son être tel qu'il a été voulu et créé par Dieu, en d'autres termes son union même à Dieu, plus particulièrement à l'Homme-Dieu... c'est par Marie que le Christ se donne aux humains, c'est par elle aussi que les humains accèdent au Christ ». Formule qui s'applique assez convenablement aussi à la mariologie de Newman.

1. DU MANOIR, « Marie, nouvelle Ève dans l'œuvre de Newman ». *Bulletin de la société française d'études mariales* 14,1956, p. 83.

2. LP. p. 79. La traduction française porte « enseignement le plus élevé ».

3. NEWMAN *Notes de sermons*, trad. Folghera, Paris, Lecoffre, 1913, p.149.

1. « Il semble bien avoir eu l'intuition du lien mystérieux qui unit la nouvelle Ève à la maternité divine » : DU MANOIR « Marie, nouvelle Ève dans l'œuvre de Newman. » *Bulletin de la*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

lui-même ; c'est là le principe de la grâce, qui n'est pas seulement sainte mais sanctifiante », ³ idée qui n'apparaît pourtant qu'en filigrane – mais justement, l'œil de Newman l'y voit – dans une seule des quatre citations scripturaires faites immédiatement avant (2 Co. 8,9) pour justifier ledit principe : « car vous connaissez la libéralité de Notre Seigneur Jésus-Christ, comment de riche il s'est fait pauvre pour vous, afin de vous enrichir par sa pauvreté. »

L'autre texte, plus révélateur encore, mentionne d'une manière tout à fait imprévisible la place de Marie. Il se trouve dans le sermon sur le Fils incarné victime propitiatoire, du 1^{er} avril 1836, dimanche des Rameaux¹, que nous retrouverons plus en détail dans quelques pages.

Dans une première partie, Newman développe que c'est Dieu tout puissant en son Fils Incarné qui a souffert, c'est-à-dire l'idée précise d'Incarnation rédemptrice. Il conclut qu'indépendamment des résultats pour nous de cette mort, celle-ci en tant que celle du Fils Incarné n'en conserverait pas moins une dimension absolument unique.

Puis la seconde partie développe les résultats de cette mort pour nous, à savoir la réconciliation et l'expiation mais Newman l'introduit en annonçant un autre résultat : « Or ce résultat nous est lui aussi révélé : nous serons réconciliés avec Dieu, nos péchés expiés, nous-mêmes recréés dans la sainteté. » Le thème de la sanctification/recréation est donc annoncé comme troisième point du développement suivant ; pourtant il n'en sera plus du tout question jusqu'à la fin du sermon, sauf une unique et curieuse fois. Crainte d'être trop long (le sermon est déjà long) ? de paraître déborder le sujet principal « le Fils victime expiatoire » ? ou plus simplement cette mention annoncée ne lui aurait-elle pas échappé tant lui est naturel le lien entre la

rédemption et la sanctification ou nouvelle création chez ses bénéficiaires ?

La réalité est que le thème de la sanctification est sous-jacent et récurrent à tout le sermonnaire de Newman, et ce n'est pas par hasard que l'exergue du sermon choisi comme frontispice d'ouverture de l'ensemble de ses huit volumes de sermons soit tiré de He 12,4 : « la sanctification sans laquelle personne ne verra le Seigneur¹. »

Toujours est-il qu'en un seul endroit de cette partie, Newman aborde ce thème de la sanctification, et il le fait de manière inattendue par rapport à tout ce qui précède dans ce sermon. Il établit en effet la possibilité d'un lien immédiat entre la sainteté requise en la nature de la victime expiatoire qui devait devenir « prémices » de la nouvelle création et la sainteté requise en son origine c'est-à-dire en Marie, selon ce raisonnement : notre humanité assumée par la divinité dans le Fils Incarné, est devenue par son immolation « levain de sainteté » pour ceux qui renaîtraient d'elle ; or la qualité requise pour cette humanité qui était « ce qu'il y a de plus choisi » dans notre nature, c'est d'être absolument sans souillure. Cette humanité, Dieu l'a tirée de la « substance de la Vierge » : on retrouve la position de la question du §3 du célèbre sermon sur l'Annonciation de 1832 qui fit accuser Newman d'enseigner l'Immaculée conception de Marie² mais avec la différence que maintenant cette nature « transcendante » ou parfaitement « sanctifiée » est qualifiée de « prémices de l'Homme nouveau », la « renaissance » jouant le rôle de cause finale : « [En lui, le Fils, notre nature humaine] a payé toutes les lourdes dettes de son passé ; car par la présence en elle de la divinité, elle a acquis de transcendants mérites. Par cette présence, elle a été préservée du péché dès le commencement. Car la main divine avait choisi avec soin dans la

Vierge Marie notre nature en sa plus remarquable manifestation ; il l'a préservée de toute souillure et en l'habitant de sa présence lui a conféré sainteté et puissance. Ainsi, une fois immolée sur la Croix et purifiée par la souffrance, elle est devenue prémices de l'Homme Nouveau, comme un divin levain de sainteté destiné à mener tous ceux qui le recevraient à la renaissance et à la vie spirituelle¹. »



Revenons au sermon de mars 1837² sur le Mystère de la Sanctification. Voici la seconde prémisse pour établir que Marie est « absolument nouvelle » :

2 La nouvelle création, caractérisée par l'immunité absolue de tout mal, requiert une origine qui n'ait aucune part avec le « vieil Adam. »

La première qualité intrinsèque de cette « nouvelle création » ou « régénération » est de « n'avoir aucune part avec le vieil Adam » :

« Personne ne naît dans ce monde sans péché, ni ne peut se débarrasser du péché de sa naissance, si ce n'est par une seconde naissance opérée par l'Esprit. Comment donc le Fils de Dieu aurait-il pu venir comme Sauveur, saint, s'il était venu comme les autres hommes [...] ? [...] lui, se présentant à nous comme l'Agneau immaculé de Dieu, et comme le prêtre par excellence, ne pouvait pas venir de la façon qu'imaginaient les saintes femmes. Il vint d'une façon nouvelle et vivante, par laquelle lui seul est venu, et qui était la seule qui lui convînt. [...] Et parce qu'il était "incarné du Saint-Esprit par la Vierge

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de la génération qui lui vient du Père, comme il a été dit, et Premier-né, d'autre part, à cause de sa descente au sein de la création et du fait qu'il est devenu le frère d'une multitude. [...] 63. Ce n'est donc pas parce qu'il est issu du Père qu'il a été appelé Premier-né, mais parce qu'en lui a été faite la création [...] ¹. »

Ensuite, la notion de « premier-né » recouvre elle-même trois notions différentes selon ce par rapport à quoi ou à qui le Christ est « premier-né » : Premier-né des frères, premier-né des morts, premier-né de la création : « [...] il a été appelé “Premier-né parmi une multitude de frères” (Rm 8,9) à cause de la parenté de la chair, “Premier-né d'entre les morts” (Co 1,18) parce que c'est de lui et après lui que vient la résurrection des morts, et “Premier-né de toute la création” (Col 1,15) à cause de la philanthropie du Père, à cause de laquelle non seulement c'est dans son Verbe que toutes choses subsistent (cf. Co 1,17), mais c'est en lui que la création elle-même, selon la parole de l'Apôtre, “attendant la révélation des fils de Dieu sera un jour libérée de l'esclavage de la corruption pour avoir part à la liberté de la gloire des enfants de Dieu” (Rm 8,19.21). Quand elle aura ainsi été libérée, le Seigneur sera Premier-né également pour elle tout comme pour tous ceux qui auront été adoptés comme enfants, afin que, tandis qu'il sera dit premier, ce qui viendra après lui demeure à jamais, en tant que dépendant de ce “commencement” que sera le Verbe ¹. »

La primauté de naissance du Christ apparaît donc triple : quant à l'humanité, quant aux ressuscités et quant à la création tout entière. Sur fond des connotations du sens vétérotestamentaire du terme rappelé plus haut, on peut la résumer ainsi :

- « premier-né des frères » renvoie à une priorité de qualité :

comme les prémices il est la meilleure partie de tous les hommes par l'humanité qu'il assume en s'y incarnant ;

- « premier-né des morts » renvoie à une priorité temporelle (c'est après lui que vient la résurrection des morts) mais aussi d'influence (c'est de lui que vient la résurrection des morts) ;
- « premier-né de la création » renvoie à une priorité à la fois d'influence actuelle (c'est dans le Verbe que toute chose subsiste) et d'anticipation (c'est en lui que la création sera un jour libérée de l'esclavage de la corruption) et même de réalisation finale en tant qu'achèvement de cette anticipation (quand la création aura été libérée, celle-ci devenue nouvelle, et les frères adoptifs du Premier-né auront toujours le Premier-né comme principe car ils seront alors sans cesse en dépendance de ce commencement d'eux-même qu'il sera à jamais) ;
- on peut ajouter aussi cette idée typiquement newmanienne que cette primauté est une fin intrinsèque du mystère de l'Incarnation. Newman écrit ainsi dans le sermon *sur le Temple visible*, prononcé à la Pentecôte 1840 : « Personne ne saurait le nier, une des raisons essentielles de la venue du Christ était de soumettre le monde, d'en revendiquer la domination, d'affirmer ses droits sur lui, de détruire l'autorité usurpée de l'ennemi, de se montrer à tous les hommes, et de régner. C'est lui, l'arbre issu du grain de moutarde “destiné à étaler sans bruit ses branches pour abriter sous son ombre tous les pays du monde” [...] Le ciel et la terre étaient jusque là séparés. Son intention était par sa grâce de les réunir, en rendant la terre semblable au ciel. Il était dans le monde depuis les origines, et les hommes adoraient d'autres dieux ; il s'est incarné, et le monde “ne l'a pas connu [...]” Mais il est venu pour les amener à le recevoir, à le connaître, à l'honorer. Il est venu pour absorber le monde en lui ; et

comme il est lumière, pour que le monde aussi devienne lumière [...] Tout devait être renouvelé par son œuvre, mais il n'a rien utilisé de ce qui existait, de sorte à faire sortir tout de rien. [...] ¹ »

Les trois premières dimensions de cette « primauté de naissance » peuvent s'engendrer l'une l'autre.

Newman, dont on sait qu'il ne sépare pas l'Incarnation de sa finalité rédemptrice, en donne un magnifique exemple dans le sermon sur le Fils Incarné, victime propitiatoire du 1^{er} avril 1836² déjà évoqué. La tonalité encore fortement anglicane de ce sermon n'entame pas la force de la vision de Newman qui lit à la fois dans la « primauté des frères » la condition de la « primauté des morts », ou plutôt déjà celle de « l'Homme Nouveau », de la « nouvelle création » dont elle est les prémices, et dans cette dernière primauté, celle des morts ou de la nouvelle création, ce à quoi est ordonnée la première, « la primauté des frères. »

Le présupposé est la primauté absolue du « Premier-né des frères » du fait que sa Personne est divine ; le moyen terme est le mystère de la croix comme mort vivifiante ; la condition de possibilité est la perfection de la nature humaine assumée par l'Incarnation du « Premier né des frères » et, puisqu'il la prend de la Vierge Marie, la perfection de celle-ci en sa Mère : « Ainsi donc, nous croyons que lorsque le Christ a souffert sur la croix, notre nature a souffert en lui. La nature humaine, corrompue après la chute, était sous le coup de la colère divine, sans espoir de rentrer en faveur tant qu'elle n'aurait pas expié son péché dans la souffrance. Pourquoi le fallait-il ? Nous n'en savons rien ; mais on nous dit explicitement que nous sommes les “enfants de la colère”, que “personne ne sera justifié devant lui par la pratique de la loi”, que “les impies seront précipités dans l'enfer et tous ceux qui oublient Dieu.” Le Fils de Dieu a donc

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

transgression.” “Néanmoins, elle sera sauvée en devenant mère”, c’est-à-dire par le Christ né de Marie, et cette naissance fut une bénédiction pour l’humanité tout entière, mais aussi, de manière particulière, pour la femme². »

La maternité divine de Marie ne déréalise pas la réalité humaine de sa maternité : « Marie, à la fois modèle de la virginité et de la maternité, a exalté l’état et la nature féminins, et fait comprendre à la vierge chrétienne et à la mère chrétienne la sacralité de leurs devoirs en vue de Dieu¹. »

Toute vraie maternité ne se réduit pas à un fait ponctuel mais crée une relation durable d’enfant à mère, et de mère à enfant ; il en va ainsi de la maternité de Marie :

« Il prit d’elle la substance de sa chair humaine et revêtu de celle-ci, il reposa en elle et après sa naissance il l’arbora avec lui comme une sorte de signe et de témoignage que lui, quoi que Dieu, était issu d’elle. Il fut nourri et soigné par elle, il fut allaité par elle et bercé dans ses bras. Quand le temps fut venu, il la servit et lui obéit. Il a vécu avec elle pendant trente ans à la maison dans un rapport ininterrompu et avec la seule sainteté de saint Joseph en partage². »

Newman écrit encore sur ce sujet : « Les mères sont les êtres qui souffrent le plus de la guerre [...] Il en fut ainsi pour Marie. Pendant trente ans, elle fut bienheureuse par la présence continuelle de son Fils. Elle l’eut même sous sa tutelle. Mais le temps vint où l’appela cette guerre pour laquelle il était descendu du ciel. Il était venu, non pas simplement pour être le Fils de Marie, mais pour être le Sauveur des hommes, et, pour cela, il dut se séparer d’elle. Elle connut alors les angoisses spéciales à la mère d’un guerrier. Jésus avait quitté ses côtés. Elle ne le voyait plus, elle s’efforçait en vain d’approcher de lui. Il avait vécu dans ses bras petit enfant, puis dans sa demeure,

mais maintenant, selon ses propres paroles « le Fils de l'homme n'avait pas où reposer sa tête. » Et quand les années de la séparation se furent écoulées, elle apprit son arrestation, son procès dérisoire, sa Passion [...] Elle dut encore demeurer bien des années sur la terre, confiée, il est vrai au plus cher des apôtres de Jésus, saint Jean ; mais qu'était même le plus saint des hommes comparé à son propre Fils, le Fils de Dieu¹ ? »

Cette réalité de la relation maternelle de Marie à son Fils est si authentique que Newman voit naturellement Marie comme prenant part à l'œuvre de son Fils : « En ce qui concerne la bienheureuse Vierge, ce fut la volonté de Dieu qu'elle acceptât volontairement et avec pleine connaissance d'être mère de Notre Seigneur, et non pas qu'elle fût un simple instrument passif dont la maternité n'aurait eu ni mérite, ni récompense. Plus les dons reçus sont élevés, plus lourdes sont les charges. Ce n'était pas une charge légère que celle d'être si intimement unie au Rédempteur des hommes. Sa Mère en fit l'expérience en souffrant avec lui. »² « Il en est qui pensent que l'œuvre de Marie a été finie lorsqu'elle l'eut mis au monde, et qu'après cela, elle n'avait plus qu'à disparaître dans l'oubli. Mais pour nous, Seigneur, nous, vos enfants de l'Église catholique, tel n'est pas notre sentiment au sujet de votre Mère. Nous nous souvenons qu'elle présenta le tendre enfant dans le Temple, qu'elle le tint dans ses bras quand les Mages vinrent l'adorer ; qu'elle s'enfuit avec lui en Égypte, qu'elle l'emmena à Jérusalem quand il eut douze ans ; qu'il vécut avec elle à Nazareth pendant trente années, qu'elle était avec lui aux noces de Cana ; que, même lorsqu'il l'eut quitté pour commencer sa prédication, elle le suivait autant qu'il était possible¹. »

Et même : « [Marie] est vraiment à l'image d'un livre où l'on pourrait lire d'un coup d'œil le mystère de l'Incarnation et la

grâce de la Rédemption². »

On peut conclure cette présentation des liens entre la maternité de Marie et sa place de Nouvelle Ève par la synthèse suivante :

6 L'Immaculée Conception de la Mère du Premier-né, la constituant elle-même comme Première-née c'est-à-dire participante à la nouvelle création, rend possible à Marie d'être associée à son Fils dans l'avènement de cette nouvelle création.



Quelques précisions s'imposent concernant la maternité de Marie.

- *Maternité divine de Marie*

La première précision a trait au caractère divin de la maternité de Marie, par son terme et par son mode. Ce caractère n'est pas une appropriation pieuse puisque « Dieu est son Fils aussi véritablement que chacun d'entre nous est le fils de sa propre mère¹. » Comme toute maternité, cette relation est réelle, permanente et spéciale puisque la maternité ne se réduit pas à la génération : après celle-ci, les mères continuent d'être mères². Après avoir engendré le Fils de Dieu, Marie ne cesse pas d'être sa Mère. Le fondement inamissible de cette relation est en Marie en tant que mère et non dans la présence de la grâce sanctifiante qui, de soi, est amissible. Mais en Marie, de fait, les deux sont corrélatives et Newman y insistera toujours plus.

Aussi, ses commentaires sur Luc 11,28 : « Heureux plutôt

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Newman écrit quant au premier point : « Saint Paul est un grand exemple de l'intense dévotion envers Notre-Seigneur. Il s'oublie lui-même pour l'amour de Lui quand il dit : “[...] Je vis, ce n'est pas moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi” [...] Mais tout intense qu'était la dévotion de saint Paul envers Notre-Seigneur, celle de la Bienheureuse Vierge Marie était beaucoup plus intense encore, et cela parce qu'elle était sa Mère, parce qu'elle l'avait, lui et toutes ses souffrances, actuellement devant les yeux, parce qu'elle avait eu avec lui cette longue intimité de trente années, et que, par sa sainteté spéciale, elle était ineffablement proche de lui en esprit¹. »

Et quant au second point : « il nous a été permis d'appeler Marie notre Mère, depuis le moment où Notre-Seigneur, du haut de sa Croix, établit entre elle et saint Jean les relations de mère et de fils². »

Ce n'est donc pas directement que Marie exerce son rôle de mère de ceux qui sont renés dans le Christ ; ce rôle bien réel dans la renaissance des âmes est comme associé à celui, premier, de son Fils, tout en étant voulu par le Christ lui-même : « Nous dépendons uniquement de lui [Dieu Incarné]. Lui seul est notre vie intérieure. Non seulement il nous régénère, mais (s'il est permis d'employer des mots appropriés à un autre mystère), *semper gignit*. Sans cesse il renouvelle notre nouvelle naissance et notre filiation céleste. En ce sens-là il peut être appelé, dans l'ordre de la nature comme dans celui de la grâce, notre véritable Père. Marie est notre Mère seulement en vertu d'une charge divine, conférée pour notre bien du haut de la Croix [...] son pouvoir est indirect³. »

Il peut sembler étrange que Newman, qui connaît bien saint Augustin et avec la mariologie duquel il entretient une réelle parenté⁴, et qu'il cite des centaines de fois⁵, ne semble pas avoir

cité le *De sanct. Virg*, 6 où l'évêque d'Hippone pose que Marie, Mère du Sauveur « est certainement la mère de Ses membres¹. » Mais si la formule manque, les prémisses fondamentales y menant sont les mêmes : Newman s'appuie sur la même théologie du péché, de la grâce et de la rédemption qu'Augustin, l'œuvre rédemptrice du Christ est inaugurée dès la venue à l'existence de Marie, l'insurpassable sainteté de la Vierge Mère est l'apogée de la collaboration de l'homme avec Dieu dans l'économie du salut².

De ce regard sur l'association entre Marie et le Christ dans l'œuvre de la création, on peut retenir que :

7 C'est la maternité divine et virginale de la Mère du Premier-né qui la constitue comme Nouvelle Ève, c'est-à-dire l'associée du Nouvel Adam dans l'enfantement de la nouvelle création.

Enfin l'idée de maternité virginale et divine de Marie chez Newman ne peut omettre deux traits, dont la présentation va achever cette section.

- *Maternité spirituelle de Marie, maternité dans l'Esprit Saint*

Premier trait : chez Newman la maternité de Marie, spirituelle plus que seulement humainement charnelle, est bien le fruit de l'Esprit Saint avec lequel Marie collabore sans réserve dans cette œuvre de maternité du Premier-né et des autres renés, comme elle le fit toujours depuis son Immaculée Conception. Ce point est chez lui sans équivoque dès sa jeunesse anglicane¹, même s'il ne l'a jamais explicitement développé. Il est toutefois

nécessaire de le mentionner puisqu'il « n'y a pas deux maternités, une de l'Église à l'égard des fidèles et une autre de Marie à l'égard de l'Église, comme si – et cela a été dit – la Vierge Marie était notre grand-mère² ! », le rôle marial étant indirect alors que celui du Christ dans l'Église et les sacrements est direct. En effet, c'est dans l'Esprit-Saint que Marie comme l'Église trouvent la même source divine de leur maternité, la différence étant, comme l'expliquera Paul VI, que Marie l'exerce personnellement « envers tout le peuple de Dieu, aussi bien fidèles que pasteurs¹ » – alors que l'Église ne l'exerce qu'à l'égard des membres pris individuellement. Si la maternité de Marie n'avait été qu'une œuvre miraculeuse ou seulement humaine fût-elle surélevée par la grâce, et non le fruit d'une intervention personnelle de l'Esprit Saint, elle n'aurait pu exercer de maternité réelle sur les autres membres de la nouvelle création dont elle est l'inauguration dans son Immaculée Conception, étant donné que c'est l'Esprit Saint qui « est le lien de tout au ciel et sur terre » selon la magnifique finale du sermon sur la foi et l'amour : « C'est la charité qui a fait descendre le Christ, la charité n'est qu'un autre nom de l'Esprit de réconfort. C'est l'éternelle charité qui est le lien de tout au ciel et sur terre. C'est la charité en qui le Père, le Fils sont Un dans l'unité de l'Esprit. C'est elle qui fait l'unité des anges au ciel, c'est elle qui fait l'unité de tous les saints avec Dieu, c'est elle qui fait l'unité de l'Église sur la terre². »

Certes, lorsqu'il aborde le rôle du Saint-Esprit dans l'Incarnation dans le sein de Marie, Newman ne fait pratiquement que rendre compte du Credo³, mais son leitmotiv de la radicale nouveauté, nécessaire et proprement divine, requise pour la naissance du Nouvel Adam de la Nouvelle Ève, peut très bien tenir lieu de commentaire sur ce point¹. À propos

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

créateur a condescendu à couvrir de son ombre... quel était, à votre avis, l'état sanctifié de cette nature humaine dont Dieu forma son Fils sans péché quand on sait que nul ne peut tirer une chose pure d'une chose impure ? »

1. S.P. VI, sermon n° 6, Le Fils incarné, victime propitiatoire, pp. 76-77. « *His Hand had carefully selected the choicest specimen of our nature from the Virgin's substance; and, separating from it all defilement, His personal indwelling hallowed it and gave it power. And thus, when it had been offered up upon the Cross, and was made perfect by suffering, it became the first-fruits of a new man; it became a Divine leaven of holiness for the new birth and spiritual life of as many as should receive it.* »

2. S.P. V, sermon n° 7, Le Mystère de la Sanctification, pp. 83-92.

1. S.P. V, sermon n° 7, Le Mystère de la Sanctification, pp. 87-89.

2. Ibid., p. 89.

1. Sermon sur la convenance des gloires de Marie, cf. Annexe, quatrième texte, p. 260.

2. Giovanni VELOCCI, « Introduzione » in NEWMAN *Opere, Maria*. Milano, Jaca Book, 1994 p. 37, note 85 renvoyant à Newman *Notes de sermons*, trad. Folghera, Paris, Lecoffre, 1913, p. 329 (6 nov. 1849).

1. Annexe, septième texte, 2 mai, p. 288 (ou trad. Pératé p. 54).

1. Annexe, septième texte, 4 mai, (ou trad. Pératé p. 57)..

2. L.P., p. 64.

3. Annexe, quatrième texte.

1. M.D, 9 mai, (trad. Pératé p.26).

2. L.P. p. 63.

1. L.P. p. 53.

1. Sermon sur les gloires de Marie pour l'amour de son Fils, cf.

Annexe, troisième texte.

2. *Essai*, p.52.

1. S.P. V, Sermon n° 12, Les œuvres nouvelles de l'Évangile, p. 148. Sermon prêché le 26 janvier 1840.

2. Apoc. 3,14.

3. S.P. V, Sermon n° 7, Le Mystère de la Sanctification, p. 89.

4. Op. cit. p. 91.

1. cf. Annexe, cinquième texte.

2. S.P. II, Sermon n° 12, La vénération qui lui est due, p. 119.

1. Sermon sur les gloires de Marie pour l'amour de son Fils, cf. Annexe, troisième texte.

2. Charles HAURET, « Prémices » in *Vocabulaire de Théologie Biblique*. Paris, Cerf, 1989, cc. 1016-1019.

3. S.P. II, Sermon n° 10 (pour la Purification), Secrètes et soudaines sont les manifestations de Dieu, p. 102.

1. Charles HAURET, op. cit. c.1017.

2. André-Marie GÉRARD, « premiers-nés » in *Dictionnaire de la Bible*, Laffond, Paris, 1989, p. 777.

3. Cardinal Jean HONORÉ, *La pensée christologique de Newman*, Desclée, 1996, p. 66.

1. Op. cit., ibid. Pour autant Newman ne sera jamais victime à son insu d'une déviation apollinariste voire docète comme le montre magistralement l'étude des textes faite par le cardinal Honoré, op. cit. pp. 66-79.

2. Pierre GAUTHIER, « Newman, éditeur de saint Athanase » *Études Newmaniennes*, XXI, 2005, pp. 111-128.

1. *Select Treatise of St Athanasius*, Oxford, Parker & C° & Rivingston, 1877, pp. 371-372 (texte de 1842-1844). La traduction française ci-dessus n'a pas été faite sur cette traduction anglaise de Newman mais est celle de Adelin Rousseau dans *ATHANASE D'ALEXANDRIE Les Trois Discours contre les Ariens*, Lessius, 2004, pp. 200-201. La version

anglaise de Newman et celle, française, d'A. Rousseau correspondent d'ailleurs parfaitement en ce qui concerne cette citation.

1. ATHANASE D'ALEXANDRIE, *Les Trois Discours contre les Ariens*, Lessius, 2004, p. 202.

1. S.P. VI, sermon n° 20, Le Temple invisible, pp. 248-249.

2. S.P. VI, sermon n° 6, Le Fils incarné, victime propitiatoire, pp. 69-70.

1. Nous nous sommes permis de retraduire plus littéralement la phrase de Newman : « *When it died in Him on the Cross, that death was its new creation* ». cf. <http://www.newmanreader.org/works/parochial/volume6>.

L'édition du Cerf portait : « Lorsqu'elle est morte avec lui sur la croix, elle a trouvé dans la mort sa nouvelle vie. » p. 76.

1. S.P. VI, sermon n° 6, Le Fils incarné, victime propitiatoire, pp. 76-77.

1. S.P. VI, sermon n° 5, Le Christ, Fils de Dieu fait homme, pp. 63-64.

1. S.P., V, sermon n° 7, Le Mystère de la Sanctification, pp. 87-88.

1. S.P. V, *ibid.*

1. L.P., p. 49.

1. M.D., « Méditations et prières pour le Vendredi saint ». (traduc. Pératé p. 124).

1. L.P. p. 51.

1. L.P. p. 79.

2. L.P. pp. 79-80. Nous avons modifié la traduction de la dernière phrase selon le texte anglais.

1. L.P. p. 66.

2. L.P. p. 53.

1. L.P. p. 79.

1. S.P. II, sermon n° 12, La vénération qui lui est due, pp. 119-

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

caractère d'incomplétude et décevrait nos pieuses attentes¹. »

Le sermon sur les gloires de Marie pour l'amour de son Fils posait déjà la même affirmation que : « les grandes vérités de la Révélation sont liées ensemble et forment un tout. Chacun peut le voir en un clin d'œil, mais comprendre la pleine consistance et l'harmonie de l'enseignement catholique requiert étude et méditation. [...] Je vais appliquer cette remarque aux prérogatives dont l'Église pare la bienheureuse Mère de Dieu. Elles sont surprenantes et difficiles pour ceux dont l'imagination n'y est pas habituée et dont la raison n'y a pas réfléchi, mais plus on les considère avec attention et religieusement, plus, j'en suis sûr, on les trouvera essentielles à la foi catholique, et constitutives du culte envers le Christ. Tel est le point sur lequel je veux insister – discutable pour ceux qui sont étrangers à l'Église, mais tout à fait clair pour ses fils – que les gloires de Marie sont pour l'amour de Jésus et que lorsque nous la louons et bénissons comme la première des créatures, c'est lui que nous confessons dûment comme notre unique Créateur². »

Ainsi, la validité de notre lecture newmanienne de la bulle reposerait sur la cohésion entre ses éléments internes d'une part, et d'autre part sur sa cohérence harmonieuse avec les autres parties du tout du Mystère dont elle est un élément. Cette cohérence « externe » ne se tire pas seulement de son harmonie avec les autres données connexes de la foi, mais aussi de son inscription dans la tradition ecclésiale du sens scripturaire et de son intégration dans le développement doctrinal de l'Église. Nous ne donnons ici que de brèves indications sur cette cohérence interne et externe, qui forment d'ailleurs comme une synthèse du contenu théologique de notre enquête. Pour l'inscription dans la tradition du sens scripturaire et pour

l'intégration dans le développement doctrinal de l'Église, nous ne donnerons que de brefs aperçus. Une note sur le rôle de Marie dans l'économie de la grâce, question importante pour l'actualité de la théologie, a été ajoutée comme perspective complémentaire.

1. La cohérence interne

Les résultats acquis au long du parcours que nous avons effectué dans les écrits de Newman permettent de cerner les termes :

- « Première-née » rapporté à Marie ;
- « Premier-né » rapporté au Christ ;
- et leur rapport.

le seul préliminaire étant de garder constamment la distinction capitale entre premier-né au sens de principe de la nouvelle naissance et au sens de premier bénéficiaire de la nouvelle naissance (cf. thèse 4). En présentant les termes « Première-née » et « Premier-né », leur rapport apparaîtra comme un fondement de la convenance de l'Immaculée Conception.

a) Quant à la nature de la primauté de la Première-née : cette primauté est dite de Marie par rapport à toutes les simples créatures (hormis donc l'humanité du Sauveur qui a le caractère unique d'être unie à la divinité dans l'union hypostatique) sous l'angle de la réussite de leur fin voulue par le Créateur, ce qui inclut leur collaboration à sa Grâce (cf. thèse 3).

Cette primauté n'est pas un simple fruit de la dignité de l'être humain le plus élevé en sainteté et dans l'échelle des êtres, et que Dieu a jugé convenable de devenir sa Mère ; le rapport établi par Newman entre la « bénédiction de la sainteté »

personnelle et celle de « l'office » de la maternité divine de la Vierge Marie nous a permis de comprendre que cette primauté désigne de soi celle qui revient à l'être qui, aux yeux du Créateur, a le mieux réussi sa vocation. La primauté correspond ici à la réussite de la réalisation voulue par Dieu assignant à un être sa vocation.

Du coup cette primauté ne désigne pas seulement un rang dans l'échelle des êtres, mais également la perfection de la réponse exercée de la part de l'être dans sa collaboration à la grâce qui s'est adressée à lui : on comprend l'insistance de Newman sur la plénitude du consentement de la Vierge à la demande de l'ange en vue de devenir Mère de Dieu tout comme aux différents appels de la grâce du Christ sa vie durant et même au-delà, comme le manifeste son pouvoir d'intercession depuis l'Assomption.

b) Quant à la primauté du Premier-né, c'est en tout premier lieu celle du Principe même de la nouvelle naissance qu'il est en lui-même.

Il est le Principe parce qu'il est le Fils Unique au sein de la Trinité qui devient par sa venue dans la création, Fils Premier-né au sein d'elle, comme l'explique saint Athanase.

Mais sa primauté de Premier-né est aussi celle de parfait bénéficiaire de l'état de nouvelle création qu'il vient inaugurer et dont il est le Principe : c'est celle de son humanité qu'il a prise de la Vierge Marie.

Cette dimension est indispensable pour que les hommes dont il vient partager l'humanité puissent avoir accès à leur tour à la nouvelle création et être régénérés par la réception de cette humanité première qui subsiste dans le Verbe Incarné. C'est la pensée de He 1,5 : ce ne sont pas des anges mais des hommes que le Christ vient sauver.

c) Cette nécessité, pour le Premier-né, d'avoir été conçu de la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

comme sont inséparables le Christ et elle. [...] En Marie, l'Immaculée, nous rencontrons l'essence de l'Église d'une manière qui n'est pas déformée. Nous devons apprendre d'elle à devenir nous-mêmes des "âmes ecclésiales", comme s'exprimaient les Pères, pour pouvoir nous aussi, selon la parole de saint Paul, nous présenter "immaculés" devant le Seigneur, tels qu'Il nous a voulu dès le commencement (Col 1,3-21; Ep. 1, 4)¹. »

Cette synthèse d'un expert de premier plan parmi ceux qui furent les artisans du Concile, se ramène à trois affirmations, intéressant directement notre sujet.

- *Parenté des mariologies de Newman et de Lumen Gentium, VIII*

La première affirmation est que Marie n'a pas seulement un rapport singulier avec le Christ, « le Fils de Dieu qui, comme homme, a voulu devenir son fils, mais nous est proche comme aucun autre être humain car le Christ est homme pour les hommes. » Marie ne peut être seulement envisagée comme la Mère historique de Jésus : elle est la Mère du Christ Sauveur, elle est toujours la Mère du Christ Sauveur unie à lui et entretient donc avec chaque homme dont il est le Sauveur un rapport intime particulier.

La seconde affirmation est que le Mystère de Marie n'est pas seulement celui de sa maternité divine et ecclésiale mais aussi le mystère de « l'Immaculée », qui réalise « l'essence de l'Église d'une manière qui n'est pas déformée. » Autrement dit, elle est la réussite du projet du Créateur quand il décida de créer l'homme.

Enfin « nous devons apprendre d'elle à nous présenter

immaculés devant le Seigneur. » C'est ici le rôle de maternité sur ceux qui sont rachetés par le Christ qui est indiqué.

Ces trois affirmations recouvrent les points clefs de la mariologie de Newman : la place de Marie intrinsèquement liée à la finalité ultime de l'Incarnation qui est notre sanctification ou divinisation ; la réalisation réussie qu'est Marie en elle-même, et dans toute sa vie, du projet divin ; sa coopération intime à la régénération des âmes par son « pouvoir d'intercession » notamment¹.

Le vocabulaire et l'approche du futur Benoît XVI sont certes différents de ceux de Newman, mais il est frappant de constater que l'essentiel de la pensée mariale que le Pape attribue au Concile correspond à celui de Newman. Est-ce une indication qu'on puisse appliquer au cœur de la mariologie de Newman² ce que lui-même établissait comme l'un des critères d'un vrai développement doctrinal dans *l'Essai sur le développement de la doctrine chrétienne* : « 5^e note : anticipation de l'avenir » ?

« Quand une idée est vivante, c'est-à-dire influente et efficace, il est sûr qu'elle se développe selon sa propre nature, d'autre part, les tendances qui l'animent tout au long de sa route peuvent, lorsque les circonstances s'y prêtent, se faire jour aussi bien à l'origine que plus tard, et la logique est la même dans tous les siècles. Il s'ensuit qu'on peut voir apparaître dès le début, sous des formes sans doute vagues et isolées, des indices du développement futur, encore qu'un certain laps de temps soit nécessaire pour les porter à leur perfection.

D'autre part, les développements n'étant, dans une large mesure, que des aspects de l'idée d'où ils procèdent, et en découlant tous comme des conséquences naturelles, l'ordre selon lequel ils font leur chemin dans les esprits individuels sera souvent fortuit. Il ne faudra donc pas trouver étrange qu'ici ou là

se rencontrent de très bonne heure des expressions définies d'une pensée déjà mûrie, qui ne se retrouveront que beaucoup plus tard dans le cours normal de l'histoire. Le fait de ces manifestations, précoces ou répétées, de tendances qui se réaliseront pleinement dans la suite, est donc une sorte de preuve que l'accomplissement tardif, plus systématique, reste en harmonie avec l'idée première¹. »

Dans sa thèse magistrale sur la mariologie du cardinal Newman, L. Govært a montré que la reconstitution de la mariologie catholique qu'est la mariologie de Newman, était un cas exemplaire de développement doctrinal selon les propres critères de *l'Essai sur le développement de la doctrine chrétienne*². La comparaison des textes depuis sa jeunesse anglicane jusqu'à sa période oratorienne, jointe à l'histoire de sa dévotion mariale personnelle liée aux événements et études jalonnant sa vie, révèle que « la continuité de la mariologie de Newman est celle de la doctrine des Pères » et que le principe de cette continuité « est moins le développement de la doctrine que la fidélité de Newman aux Pères³. » Le lecteur de Newman constate qu'il n'y a après sa conversion aucun retournement brusque dans ses positions mariales, ce qui ne vaut pas pour toutes ses doctrines comme par exemple la transsubstantiation⁴ : « La pénétration croissante de Newman dans la doctrine et la vénération mariale forment en définitive un parallèle avec le développement de la mariologie dans l'histoire de l'Église qui fut si déterminante pour son histoire personnelle¹. » Mais ce parallèle, cent vingt ans après Newman, vaut-il encore ?

- *La mariologie de Newman : une “anticipation de l'avenir” ?*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« nouvelle naissance » (anagenesis), qui, de façon merveilleuse et incompréhensible, nous a été donnée par Dieu, comme expression du salut, de la Vierge par la foi. [...] Par elle nous devenons “porteurs du Christ” (*christophoroi*) comme le dit déjà Ignace le martyr, et Irénée pense aussi que, par cette naissance, nous portons Dieu². »

Il semble bien que ce soit aussi la position spontanée de Newman. Dans une note de sermon, déjà citée, à l’occasion de la mémoire liturgique de la Maternité de Marie du 12 octobre 1856¹, après avoir rappelé qu’aucune fête mariale n’est aussi « compréhensive » que celle-ci, qu’elle est centrale et rassemble la doctrine mariale tout entière et que nombre de fêtes y sont ordonnées, il ajoute : « cela nous amène au second groupe de doctrines comprises dans la maternité. Car elle n’est pas que Mère de Dieu, elle est aussi notre Mère. »

Néanmoins, pour revenir au sens que Newman voit dans la déclaration de la maternité de Marie sur les rachetés faite en Jn 19, on doit également tenir compte de sa position fréquemment répétée sur le sens de l’absence de Marie durant toute la vie publique de Notre Seigneur : « Femme, qu’y a-t-il de commun entre toi et Moi ? » Ces paroles mystérieuses, et les autres réprimandes – ou qui nous semblent telles – que Notre Seigneur adressa à Marie au début de son ministère, sont interprétées par Newman comme une indication donnée à sa Mère : jusqu’à la fin de sa vie publique, jusqu’à sa mort et sa résurrection, il ne lui serait plus possible de participer directement à son œuvre. Elle ne pourrait que souffrir, et prier, et offrir ces souffrances et ces prières pour Ses membres, pour qu’ils ne refusent pas les grâces gagnées par lui et qu’ils écoutent son enseignement. C’est après la résurrection de son Fils que commencerait son rôle public et officiel dans l’Église². »

Il ne s'agit pas ici d'une négation de la part que Marie a prise, quoique de manière cachée, à l'œuvre de son Fils rédempteur. Au contraire, il s'agit de la réalité de cette part qu'elle a prise, mais qui devait rester cachée pendant la vie publique du seul Saveur. Une remarque de *l'Apologia* en éclaire la raison profonde : « je veux seulement dire que je ne savais pas alors, ce que je sais parfaitement à présent : c'est que l'Église catholique ne permet à aucune image d'aucune sorte – matérielle ou immatérielle – à aucun symbole dogmatique, à aucun rite, à aucun sacrement, à aucun saint, pas même à la bienheureuse Vierge elle-même, de s'interposer entre l'âme et son Créateur. C'est face à face, *solus cum solo*, que se passent toutes choses, entre l'homme et son Dieu. Dieu seul a créé ; lui seul a racheté. »

Gregoris remarque que Newman pose ici des distinctions essentielles¹. L'œuvre de notre création, rédemption, sanctification et jugement, ne peut être attribuée au sens propre qu'à Dieu seul ; la médiation de l'Église, de ses sacrements, sa foi dans la communion des saints et leur vénération, dont celle de Marie, sont seulement des moyens par lesquels une créature peut accéder à sa fin et à Dieu, mais ne sauraient remplacer la nécessité pour cette créature d'avoir une relation personnelle directe avec Dieu lui-même, dans ce monde ou dans l'autre. Newman catholique n'entend évidemment pas minimiser le rôle médiateur de l'Église ou des saints, mais il permet de le situer à sa vraie place de médiation : truchement ou medium de l'action divine mais sans se substituer à la primauté divine ni l'obscurcir.

On retrouve cette pensée dans la *Lettre à Pusey* : « comment peut-on encore prouver la divinité de Notre Seigneur à partir de l'Écriture, si ces passages fondamentaux qui lui attribuent des prérogatives divines, après tout ne lui attribuent rien qui dépasse

ce que sa Mère partage avec lui ? Et puis, comment y a-t-il dans sa mort et dans sa Passion un élément de grandeur incommunicable, si Lui qui fut seul au jardin de Gethsémani, seul sur la Croix, seul à la résurrection – après tout n'est pas seul, mais partagea son œuvre solitaire avec sa Mère bénie – avec elle à qui, en commençant son ministère, il dit pour notre instruction et sans lui refuser la gloire qui lui appartient : “Femme, qu'ai-je à faire avec toi ?”¹ »

Nous avons précédemment constaté que si Newman n'a pas accordé d'importance particulière au titre de corédemptrice qui existait alors, que ce soit pour le refuser ou pour l'employer ou simplement même le commenter, c'est qu'à l'époque le terme ne faisait pas l'objet d'un débat vif comme il l'est depuis quelques décennies ; c'est aussi que la seule fois où il cite le terme, c'est dans un sens adventice² où il semble l'accepter face à Pusey, mais en fait sans le reprendre à son compte ; c'est surtout que sa vision de la Théotokos comme Nouvelle Ève associée au Nouvel Adam présente, sans y penser, tout le contenu acceptable, sans ambiguïté, que recouvre ce mot pour décrire le rôle unique de Marie dans l'économie de notre rédemption³.

Fort de l'accord substantiel entre l'idée de « maternité de Marie dans l'économie de la grâce » selon *Lumen Gentium* n° 62 et les principes de la mariologie de Newman, on pourrait analyser cette coopération mariale comme un cas particulier et éminent du « pouvoir d'intercession » de Marie, si cher à Newman : Marie mérite vraiment le titre d' « *Auxilium christianorum.* » Cet aspect de la dévotion de Newman peut théologiquement se justifier en s'appuyant sur trois principes énoncés ainsi par Boyce : « l'intercession de Marie et des autres saints s'explique théologiquement par la participation des créatures, via la grâce, à la médiation du Christ, le Médiateur

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Annexe

Sept textes mariaux de Newman
et
un inédit de Rosmini

L'original des textes traduits ci-après de Newman a été publié dans Mary, the Virgin Mary in the life and writings of John Henry Newman ed. by Philip Boyce, Gracewing 2001, pp. 103-178 & 303-341.

Les notes de lecture en bas de page, sauf signalement exprès, sont dues à Mgr Ph. Boyce, ainsi que les références bibliques entre crochets.

Premier texte : L'Annonciation. L'honneur dû à la Sainte Vierge¹

« C'est pourquoi toutes les générations me diront bienheureuse² » (Luc 1,48).

Sainte Marie, la mère de notre Seigneur, dit dans son hymne : « c'est pourquoi toutes les générations me diront bénie » [Luc 1,48]. Aussi a-t-elle été toujours appelée dans l'Église, la Vierge bénie. Mais hélas ! en ces derniers temps, on ne peut nier que nous avons dans une grande mesure oublié d'accepter l'humble anticipation de sa propre louange et, quoique nous maintenions son jour et l'appelions « jour de la Dame³ », combien plus l'estimons-nous comme une date de l'année civile qui nous tient pour honorés de la venue de la mère de notre Seigneur jusqu'à nous⁴.

Pourtant, cet esprit de révérence et d'amour envers sa mémoire est ce qu'Élisabeth emplie de l'Esprit-Saint nous enjoint par son exemple. « Bénie êtes-vous parmi les femmes et béni est le fruit de votre sein. Et d'où me vient que la mère de mon Seigneur vienne jusqu'à moi ? » [Luc 1,42-43] et ensuite, elle semble nous exhorter à ces bénédictions et pieux souvenirs

de la Vierge lorsqu'elle déclare que dans la Providence divine l'honneur qui est lui est promis lui sera rendu : « Bénie celle qui a cru qu'il y aura un accomplissement de ces choses qui lui ont été dites de la part du Seigneur » [Luc 1,45]. Et l'ange Gabriel, avant tout, lui avait déclaré le même propos : « Salut, comblée de grâce... » [Luc 1,28].

Pourquoi ne paierions-nous pas dévotement cet honneur promis à l'égard de la Vierge ? Pourquoi pas l'honneur de notre Seigneur (le Fils) dans notre mention respectueuse de Sa mère ? Parce que quelques chrétiens¹ exagèrent dans leur dévotion, pourquoi devenir irrévérencieux ? C'est pourtant ainsi. Nous ne pensons pas à la Vierge Marie comme nous le devrions.

Certaines personnes répondent que la doctrine de saint Paul nous y engage car il déclare qu'il ne veut plus connaître le Christ selon la chair [cf. 2 Co 5,16], ce qu'ils interprètent ainsi : « puisque le Christ est mort pour tous les hommes, l'Apôtre ne revendique aucune gloire d'être juif et compatriote de notre Seigneur ; que tout homme est maintenant compatriote et ami du Christ ; que le Christ n'a maintenant pas de parenté et que Sa mère n'est, maintenant, pour lui pas plus que n'importe qui d'autre ». Et ils pensent confirmer leurs vues par les propres mots de notre Seigneur à ses disciples : « Celui qui fait la volonté de Dieu, voilà mon frère, ma sœur et ma mère » [Marc 3,35]. Ainsi croient-ils nous retenir de penser avec révérence à la Vierge Mère de notre Seigneur, en contradiction avec ses propres paroles : « toutes les générations me diront bénie ».

Examinons cet argument. De ce que les privilèges particuliers des juifs soient abrogés ou de ce que saint Paul ne mette pas sa gloire dans son lien de nation avec le Christ, il ne s'ensuit pas que nous devrions abandonner la mère du Christ hors de nos pensées. Cela excèderait la preuve. « Si quelqu'un est dans le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

devoirs, autant il fut zélé pour l'œuvre de son Père lorsque ce fut le temps de le faire. Lorsqu'arriva le temps de sa mission, il quitta la maison et sa Mère et, si chère lui fût-elle, il la quitta.

Dans l'Ancien Testament, les Lévites sont loués parce qu'ils ne connaissaient ni père ni mère lorsque le devoir de Dieu les appelait. « Qui a dit à son père et à sa mère : je ne vous connais pas, et à ses frères : je vous ignore. » « Ils ne connaissaient pas leurs enfants » [Dt 33,9] Si telle était la conduite dans la tribu sacerdotale, sous la Loi, combien alors convient-elle au grand et unique Prêtre de la Nouvelle Alliance, pour donner un modèle de cette vertu qui fut trouvée et récompensée chez Lévi. Lui-même déclara : « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi », et il nous dit que « celui qui aura quitté une maison, des frères, des sœurs, un père, une mère, une épouse, des enfants ou un pays pour l'amour de lui, recevra et possédera cent fois plus dans la vie éternelle. » [Mt 19,29] Aussi lui convenait-il, lui qui donna le précepte, de montrer l'exemple et, quand Il demandait à ses disciples de quitter tout ce qu'ils avaient pour l'amour du Royaume, de faire dans sa propre Personne tout ce qu'il pouvait, de quitter tout ce qu'il avait, de quitter sa maison et sa mère quand il dut prêcher l'Évangile.

C'est pourquoi dès le début de son ministère, il renonça à Sa Mère. Au moment de son premier miracle, il le proclama. Il fit ce miracle à sa demande mais il signifia ou plutôt déclara que c'était alors le début de la séparation : « Qu'y a-t-il entre moi et toi ? » et « Mon heure n'est pas encore venue » c'est-à-dire « l'heure vient où je vous connaîtrai à nouveau, ô ma Mère. L'heure vient où vous intercéderez directement et puissamment avec moi. L'heure vient où à votre demande, je ferai des miracles : elle vient mais elle n'est pas encore venue. En attendant, qu'y a-t-il entre vous et moi ? Je ne vous connais pas ; pour le moment je vous ai oublié. »

À partir de ce moment, nous n'avons aucune trace d'une rencontre entre lui et sa Mère jusqu'à ce qu'il la vît sous la Croix. Il se sépara d'elle. Une fois elle essaya de le voir. Un événement rapporte qu'il était près de chez lui ; ses amis vinrent pour le prendre. Apparemment la sainte Vierge ne voulut pas être en reste. Elle y alla aussi. On lui fit savoir qu'ils le cherchaient mais ne pouvaient l'atteindre à cause de la foule. Alors il dit ces mots graves : « Qui est Ma Mère ? », signifiant semble-t-il qu'il avait tout laissé pour le service de Dieu et que, comme il était né pour nous de la Vierge, il quittait pour nous sa Vierge Mère afin de glorifier son Père céleste et faire Son œuvre.

Telle fut sa séparation de la sainte Vierge, mais lorsqu'il dit sur la Croix « c'est accompli », ce temps de la séparation toucha à sa fin. Et c'est pourquoi, juste avant, sa bienheureuse Mère le rejoint et lui, la voyant, la reconnut de nouveau. Son heure était venue et il lui dit, parlant de saint Jean : « Femme, voici ton fils » et à saint Jean : « voici ta Mère. »

Maintenant, mes frères, en conclusion, juste un mot. Je ne souhaite pas que vos paroles dépassent vos sentiments réels, je ne souhaite pas que vous preniez des livres de prières à la Bienheureuse Marie toujours Vierge et les employez et les suiviez sans réflexion ni intelligence. Mais soyez sûrs que si vous ne pouvez pas entrer dans la chaleur des livres étrangers de dévotion, c'est une déficience pour vous¹. Parler fortement n'améliorera pas la question ; c'est un défaut auquel on peut ne succomber que graduellement mais c'est une déficience, pour cette raison ou pour une autre. Comptez sur ceci : la manière d'entrer dans les souffrances du Fils, c'est d'entrer dans les souffrances de la Mère. Placez-vous au pied de la Croix, voyez Marie debout, là, levant son regard et transpercée par le glaive.

Pensez à ses sentiments et faites les vôtres. Prenez-la pour votre grand modèle. Sentez ce qu'elle sent et vous vous affligerez valablement de la mort et de la Passion de son Sauveur et du vôtre. Ayez sa foi simple et vous croirez. Priez d'être rempli de la grâce qui lui fut donnée. Hélas, vous devez avoir maint sentiment qu'elle n'eut pas : le sentiment du péché personnel, le sentiment de la douleur personnelle, de la contrition, de la haine de soi, mais cela, naturellement chez un pécheur, accompagne la foi, l'humilité, la simplicité qui étaient ses grands ornements. Pleurez avec elle, croyez avec elle et vous finirez par faire l'expérience de sa bénédiction dont parlent les textes. Certes, nul ne peut avoir sa prérogative spéciale et être Mère du Très Haut mais vous aurez part à cette bénédiction qui est la sienne et qui est la plus grande : la bénédiction de faire la volonté de Dieu et de garder ses commandements.

Troisième texte : Les Gloires de Marie pour l'amour de son Fils¹

Vous savez, mes frères, que dans le monde naturel, rien n'est superflu, rien n'est incomplet, rien n'est indépendant ; mais un élément répond à un autre et tous les détails se combinent pour former un tout solide. L'ordre et l'harmonie sont parmi les premières perfections que nous discernons dans cette création visible ; et plus nous la scrutons, plus largement et précisément on les trouve en elle. « Toutes les choses sont doubles, dit le Sage, l'une face à l'autre et il n'a rien fait de défectueux » [Si 42,24] Les véritables caractère et définition « du ciel et de la terre » [Gn 1,1 ; 2,1] par contraste avec le vide et le chaos qui les précédaient, sont que chaque chose est désormais soumise à des

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pour nous enseigner comment Lui plaire ; et que nous le fassions est le test que nous sommes réellement catholiques ou non. Je ne suis pas en train de vous prouver ce que vous tenez déjà, mais de vous montrer la beauté et l'harmonie, en l'un de ses nombreux exemples, de l'enseignement de l'Église ; et elles sont si bien ajustées, puisqu'elles sont divinement pensées, qu'elles recommandent cet enseignement au chercheur et le font aimer à ses enfants. Encore un mot et j'ai fini ; je vous ai montré combien sont pleines de signification les vérités mêmes que l'Église enseigne au sujet de la Très Sainte Vierge, et maintenant je considère combien pleine de signification également a été leur dispensation par l'Église.

Vous trouverez qu'à cet égard comme pour les prérogatives mêmes de Marie, il y a la même référence soigneuse à la gloire de Celui qui les lui a données. Vous savez que, quand il se mit à prêcher, elle se tint à distance de lui ; elle n'interféra pas avec son œuvre ; et même lorsqu'il monta au Ciel [Ac 1,9], elle, cependant, une femme, ne se mit pas à prêcher ni enseigner ; elle ne s'assit pas dans la chaire Apostolique, elle ne participa pas à l'office sacerdotal ; mais elle chercha humblement son Fils dans la Messe quotidienne de ceux qui, bien que ses ministres dans le ciel, étaient ses supérieurs dans l'Église de la terre. Et lorsqu'elle et eux eurent quitté ce monde d'ici-bas et qu'elle fut Reine assise à la droite de son Fils, pas même alors ne lui demanda-t-elle de publier son nom jusqu'aux confins de la terre ou de la montrer aux yeux du monde, mais elle resta dans l'attente du moment où sa gloire à elle serait nécessaire à Lui.

Dès le tout début, il avait été proclamé par la sainte Église et intronisé dans son temple, car il était Dieu ; il ne convenait pas du tout que l'oracle vivant de la Vérité dissimulât aux fidèles l'objet propre de leur adoration ; mais pour Marie, c'était différent. Il lui convenait comme créature, comme mère et

comme femme d'être à part et de préparer la voie au Créateur, de servir son Fils et de gagner l'hommage du monde par une douce et gracieuse persuasion. Ainsi, quand son nom [à lui] fut déshonoré, c'est alors qu'elle lui rendit service ; quand l'Emmanuel fut nié, alors la Mère de Dieu (et elle l'était) s'avança ; quand les hérétiques dirent que Dieu ne s'était pas incarné, alors vint pour elle le temps de ses propres honneurs et tout ce qu'elle fit alors, elle le fit avec ardeur : elle ne combattait pas pour elle. Ni controverses acharnées, ni confesseurs persécutés, ni hérésiarques, ni anathèmes ne furent nécessaires pour sa manifestation graduelle ; comme elle avait grandi jour après jour en grâce et en mérite à Nazareth tandis que le monde ne savait rien d'elle, ainsi s'éleva-t-elle silencieusement et devint-elle assez grande pour [tenir] sa place dans l'Église par une influence tranquille et un progrès naturel. Elle fut comme un bel arbre, étendant loin ses branches chargées de fruits et ses feuilles embaumées [cf. Ps 1,3], ombrageant le territoire des saints. L'antienne nous parle d'elle ainsi : « Mets ta tente en Jacob et qu'Israël soit ton lot et plante tes racines dans Mon élu » [Si 24,13 Vulg.]¹. Et aussi :

« Ainsi en Sion, ai-je été établie et dans la cité sainte, j'ai reposé et dans Jérusalem est le siège de mon empire. J'ai poussé mes racines dans un peuple glorifié, et dans la glorieuse compagnie des saints, je me suis arrêtée. Je me suis élevée comme le cèdre sur le Liban, et comme le cyprès sur le Mont Sion, j'ai étendu mes branches comme le térébinthe, et mes rameaux sont des rameaux de gloire et de grâce » [Si 24,10-13. 16]¹.

Ainsi, ce n'est pas de ses propres mains qu'elle s'est élevée et a gagné une modeste victoire et exerce une suave influence qui ne fait pas de bruit. Quand des disputes naquirent à son sujet

parmi ses enfants, elle les fit taire ; quand des objections lui furent opposées, elle n'insista pas sur ses droits et elle patienta ; jusqu'à ce que, maintenant, aujourd'hui même, si Dieu le voulait, elle gagnât sa plus brillante couronne et, sans élever la voix, au milieu de la jubilation de l'Église entière, soit saluée comme immaculée dans sa conception².

Telle êtes-vous, Mère sainte, dans la foi et le culte de l'Église, la défense de nombreuses vérités, la grâce et le sourire de toute dévotion. En vous, ô Marie, s'accomplit, pour autant que nous puissions le saisir, le projet initial du Très-Haut. Il avait pensé venir sur terre avec sa gloire céleste, mais nous avons péché et il ne pouvait plus venir nous visiter que dans une splendeur voilée et une majesté cachée, puisqu'il était Dieu. Ainsi est-il venu dans la faiblesse et non dans la puissance et Il vous envoya, créature, à Sa place, avec la beauté d'une créature et l'éclat convenable à notre état. Et maintenant votre visage et votre aspect, Mère chérie, nous parlent de l'Éternel ; non pas comme une beauté terrestre, dangereuse aux regards, mais comme l'étoile du matin, votre emblème, lumineux et musical, respirant la pureté, révélant le ciel, inspirant la paix. Aurore du jour ! Espérance du pèlerin ! Guidez-nous encore comme vous nous avez déjà guidés, dans la nuit noire et à travers le morne désert, guidez-nous vers Jésus notre Seigneur, emmenez-nous à la maison.

*Maria, mater gratiæ
Dulcis parens clementiæ.
Tu nos ab hoste protege
Et mortis hora suscipe¹.*

Quatrième texte : La Convenance des gloires de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

son Fils, les apôtres se retrouvèrent soudain ensemble au lieu de la cité sainte pour prendre part à la cérémonie joyeuse, comment ils l'enterrèrent selon les rites convenables et comment le troisième jour alors qu'ils revenaient au tombeau, ils le trouvèrent vide et qu'on entendit jour et nuit des chœurs des anges chantant de leurs voix ravies les gloires de leur Reine montée [à eux]. Quoi que nous pensions des détails de cette histoire (dans laquelle rien ne se trouve de malvenu ou de difficile pour la piété), on ne peut pour autant douter, du fait du consentement de tout le monde catholique et des révélations faites aux âmes saintes, que, ainsi que cela convient, elle est corps et âme dans le ciel avec son Fils et Dieu, et que nous sommes autorisés à célébrer non seulement sa mort mais aussi son Assomption.

Et maintenant, mes bien chers frères, que nous convient-il de faire si tout ce que nous avons dit convient à Marie ?¹ Si la mère de l'Emmanuel devait être la première des créatures en sainteté et beauté ; s'il lui convenait d'être libre de tout péché dès le tout début et dès le moment où elle reçut sa première grâce pour commencer à mériter davantage ; si tel fut son commencement, telle fut sa fin, sa conception immaculée et sa mort et son assomption ; si elle mourut mais revit et est exaltée [maintenant au ciel], que conviendra-t-il de faire aux enfants d'une telle mère si ce n'est de l'imiter à leur mesure dans son dévouement, sa docilité, sa simplicité, sa modestie et sa douceur ? Ses gloires ne sont pas seulement pour l'amour de son Fils mais pour l'amour de nous. Imitons sa foi qui reçut le message de Dieu par l'ange sans douter ; sa patience qui soutint l'étonnement de saint Joseph sans un mot ; son obéissance qui partit à Bethléem en hiver et enfanta notre Seigneur dans une étable ; son esprit de méditation qui réfléchissait en son cœur ce qu'elle voyait et

entendait de Lui ; son courage dont le cœur fut percé par l'épée ; son abnégation, elle qui se renonça pour Lui pendant Son ministère et consentit à Sa mort.

Par dessus tout, imitons sa pureté, elle qui plutôt que de perdre sa virginité eût préféré ne point l'avoir pour fils. Mes chers enfants, jeunes gens et jeunes filles, comme vous avez besoin de l'intercession de la Vierge-Mère, de son aide, de son exemple. Comment avancerez-vous sur le chemin, si vous devez vivre en ce monde sans la pensée ni le patronage de Marie ? Qui gardera vos sens, qui apaisera vos cœurs quand la vue et les bruits du danger rôderont, si ce n'est Marie ? Qui vous donnera la patience et l'endurance quand vous serez las de la lutte avec le mal, dans l'incessante nécessité de faire attention, l'ingratitude de son observance, l'ennui de sa répétition, dans la tension de l'esprit et le sentiment d'une condition morne et déprimante, si ce n'est une communion aimante avec elle ! Elle vous consolera dans vos découragements, vous réconfortera dans vos fatigues, vous relèvera après vos chutes, vous récompensera de vos succès. Elle vous montrera son Fils, votre Dieu et votre tout. Lorsque l'esprit en vous sera agité ou négligent ou déprimé, quand il perdra l'équilibre ou sera inquiet et capricieux, quand il sera dégoûté de ce qu'il a et envieux de ce qu'il n'a pas, quand votre œil sera sollicité au mal et que votre corps mortel tremblera à l'ombre du tentateur, qu'est-ce qui vous rendra à vous-mêmes, à la paix et à la santé, si ce n'est le souffle frais de l'Immaculée et le parfum de la rose de Sharon ? C'est l'orgueil de la religion catholique d'avoir le don de rendre chaste le cœur jeune ; et pourquoi cela, si ce n'est du fait qu'elle nous donne Jésus-Christ en nourriture et Marie pour Mère aimante ? Emplissez-vous de cet orgueil, prouvez au monde que vous ne suivez pas de faux enseignements, vengez la gloire de votre Mère Marie que le monde blasphème, oui, à la face du monde,

par la simplicité de votre comportement et la sainteté de vos paroles et de vos gestes. Allez à elle pour [recevoir] un cœur royal d'innocence. De Dieu, elle est le beau don qui surpasse les fascinations d'un monde mauvais et dont nul n'ait été déçu qui l'ait cherché avec sincérité. Elle est le type personnel et l'image représentative de la vie spirituelle et de la rénovation dans la grâce « sans laquelle personne ne verra Dieu » [He 12,14] « son esprit est plus doux que le miel et son héritage plus encore que le rayon de miel. Ceux qui la mangeront auront encore faim et ceux qui en boiront auront encore soif. Celui qui m'écoute ne sera point confondu et ceux qui font mes œuvres ne pécheront pas » [Si 24,19-22].

Cinquième texte : le Mémoire à Wilberforce sur l'Immaculée Conception¹

I

1. Il m'est tellement difficile d'entrer dans les sentiments d'une personne qui *comprend* la doctrine de l'Immaculée Conception et en même temps la récuse, que je me méfie d'essayer d'en parler. On m'a accusé de la soutenir dans l'un des premiers livres que j'ai écrit, il y a vingt ans². D'un autre côté, ce simple fait peut être un argument contre un objectant – car, pourquoi [cette doctrine] n'aurait-elle pas été difficile pour moi à l'époque, s'il y avait une réelle difficulté à la recevoir ?

2. L'objectant ne considère-t-il pas que Ève fut créée, ou née, *sans* le péché originel ? Pourquoi *cela* ne le choque-t-il pas ? Aurait-il été incliné à la *dévotion* envers Ève quand elle était dans son premier état ? Et donc envers Marie ?

3. Ne croit-il pas que saint Jean Baptiste a eu la grâce de Dieu

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qu'il trouvera qu'un progrès, reconnu par tous les catholiques, vers la définition, fut fait sous le pontificat de Grégoire XVI. Un pas fut la permission sans cesse demandée et accordée aux prêtres d'utiliser l'office de l'Immaculée Conception. Un autre dont j'ai eu ouïe dire, fut la présence du Pape à la Messe de l'Immaculée Conception. Quand, au début, je devins catholique, le sentiment général était : « il le faut, mais comment ? » C'était trois ans avant Gaëte.

5. Passons maintenant à la difficulté verbale comprise dans le mot « conception » à laquelle, de fait, votre auteur fait allusion, mais en ne lui rendant guère justice. Les protestants raisonnent ainsi : « si, comme le tiennent les catholiques, le péché originel est transmis *par la descendance d'Adam*, il doit être un défaut de nature et doit être inséparable de la nature. C'est ce que dit le texte "dans le péché ma mère m'a conçu [Ps 50,7]". Soit donc Marie n'était pas fille d'Adam, soit elle n'avait pas le péché originel ». Ici encore, voici une différence entre catholiques et protestants : quant au mode de *dérivation* du péché originel, ce qui apparaîtra mieux en considérant comme je l'ai dit, le sens du mot « conception. »

Les catholiques soutiennent que dans la conception, *a parte concipientis*, il y a en réalité ce désordonnement de la concupiscence que le texte en question appelle *péché* ; mais c'est la *conceptio activa* dont la doctrine ne dit rien. L'Immaculée Conception de la sainte Vierge est sa conception, la conception *a parte concipienti*, ou *conceptio passiva*. La concupiscence de la *conceptio activa* est considérée (je pense) par les protestants comme le principe de l'infection ; chez nous, (bien que rien sur le mode de transmission du péché originel n'ait été défini par l'Église)¹, la concupiscence est vue comme une simple marque ou signe du péché originel qui marche avec

la descendance des parents à l'enfant, comme une incapacité civile ferait que les noirs, du fait de leur descendance et comme marque de leur négritude, soient esclaves en Virginie. Les catholiques tiennent que le péché originel est principalement un mal externe ; les protestants, un mal interne. Selon nous, il n'est pas propagé comme une cause à son effet, mais par un acte de la volonté de Dieu, exercé et appliqué à chaque enfant en tant qu'il est conçu. Je répète, ceci n'est pas *de fide*, mais c'est ce que je conçois de ce qu'enseignent les théologiens. Ceci étant, d'un seul coup d'œil [on voit que] la *conceptio activa* n'est pas incohérente avec une suspension de cette volonté et un renversement de cet acte de la part de Dieu quant à la *conceptio activa* dans un cas particulier ; tout comme un état esclavagiste pourrait déterminer qu'à partir de tel jour tous les enfants d'esclaves seraient désormais libres ou encore qu'un enfant particulier né d'une mère particulière serait un enfant libre tandis que les autres enfants nés ou à naître, resteraient esclaves.

En réalité nous croyons que la conception de la sainte Vierge fut de cette sorte ; sa mère conçut comme les autres mères, dans la concupiscence, mais cette concupiscence n'était pas un signe, dans ce cas particulier, de la transmission d'incapacités spirituelles à elle, l'enfant conçu.

Vous pouvez demander : « Comment y aurait-il concupiscence au moment de la conception, puisque la conception prend place quelque *temps* après le moment où la concupiscence a eu cours ? » C'est au Psalmiste de répondre, pas à moi ; mais si je dois l'expliquer je dirais que nous devons distinguer entre l'origine matérielle de l'enfant qui a lieu au moment de la concupiscence et l'origine formelle qui a lieu au moment de son animation, ou création et infusion de son âme. De ces deux [origines], la première coïncide avec la *conceptio activa* et la seconde avec la *passiva*. Alors, surgit la question du temps, que

votre auteur pense si « subtile, scolastique et infantine », bien qu'à proprement parler elle n'a rien à voir avec notre doctrine, même si elle est nécessaire pour la compréhension du Psaume.

Maintenant je crois qu'on trouverait, quoique je n'aie pas examiné ce point par moi-même, que ce qui a été dit par les grands théologiens contre l'Immaculée Conception, a été dirigé contre la *activa* ; sur cette matière toute l'Église concourt si entièrement à leur jugement que certains tableaux de saint Joachim et sainte Anne qui représentent une *conceptio* active sous l'image d'un Baiser¹, sont à l'Index.

6. Ayant abordé l'interprétation d'un texte de l'Écriture, je suis amené à en notifier deux autres ou plutôt deux séries considérées par les protestants comme fatales à notre doctrine.

La première comprend ceux qui – passages de l'Écriture ou d'autres autorités – parlent de notre Seigneur comme « l'unique » de notre race à être sans péché. « L'Église, dit votre auteur, dans les prières qu'elle adresse au Sauveur dans les vêpres solennelles de la Pentecôte, ajoute “parce que vous seul et d'une manière unique êtes sans péché” dans les intercessions pour les défunts. »

1. Je réponds premièrement ; oui, de même dans l'Apocalypse, les saints disent « Vous êtes le seul saint », mais les saints ne sont-ils pas eux-mêmes saints comme leur nom l'indique ? Bien sûr, la sainteté essentielle par nature du Tout-puissant et sa prérogative d'être la source de sainteté sont signifiées dans ce passage. De même manière, quand on dit dans les vêpres en question que notre Seigneur est sans péché, cela signifie qu'il est éminemment et de manière transcendante, sans péché. D'un autre côté, quant à leur *propre nature*, nous lisons [Jb 15,15] « Il n'a mis aucune confiance en ses saints et les cieux ne sont pas purs à Ses yeux ».

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

connaissaient pas, au monde païen. Pas à ceux qui le connaissaient mais à ceux qui ne le connaissaient pas. Prêcher est une œuvre progressive ; d'abord un pas, puis un autre. C'est ainsi que les païens sont entrés graduellement dans l'Église. De la même manière, la prédication de Marie aux enfants de l'Église et leur dévotion envers elle, a crû, a crû graduellement avec les âges. On n'a pas prêché autant sur elle dans les premiers temps que dans les derniers. Elle fut d'abord prêchée comme la Vierge des vierges – puis comme la Mère de Dieu – puis comme glorieuse dans son Assomption – puis comme Avocate des pécheurs – puis comme Immaculée dans sa Conception. Et ce dernier point aura été la prédication spéciale du siècle actuel, et c'est ainsi que ce qui fut premier dans son histoire est dernier dans la reconnaissance que l'Église a d'elle.

5 mai : Marie est la *Mater Admirabilis*, la Mère admirable

Si Marie, la « *Virgo prædicanda* », la Vierge qui doit être proclamée à haute voix, reçoit aussi le titre d' « *Admirabilis* », c'est pour nous suggérer quel est l'effet de la prédication de son Immaculée Conception. La sainte Église la proclame et la prêche comme conçue sans le péché originel, et ceux qui écoutent, les enfants de la sainte Église admirent, s'émerveillent, sont étonnés et stupéfaits de [cette] prédication. C'est une si grande prérogative.

Déjà une excellence créée est terrifiante à la pensée ; alors quand elle est aussi élevée que celle de Marie, que serait-ce ! Quant au grand Créateur, lorsque Moïse désira voir Sa gloire, Il lui dit en personne : « Tu ne peux voir Ma face car on ne peut

Me voir et vivre » [Ex 33,20] et saint Paul dit : « notre Dieu est un feu consumant » [He 12,29]. Et quand saint Jean, aussi saint qu'il fût, ne vît que la nature humaine de notre Seigneur tel qu'il est dans le Ciel, « il tomba à ses pieds comme mort » [Ap 1,17]. Il en va de même lors de l'apparition des anges. Le saint Daniel, quand saint Gabriel lui apparut, « se sentit défaillir, tomba en prostration la face sur le sol » [Dn 10,8]. Quand le grand archange vint à Zacharie, le père de saint Jean-Baptiste, lui aussi « fut troublé et la peur monta en lui » [Lc 1,12]. Il en va autrement avec Marie quand le même saint Gabriel vint à elle. Elle fut assurément stupéfaite et troublée par ses paroles puisque, humble comme elle était dans l'opinion qu'elle avait d'elle-même, il s'adressait à elle comme « Pleine de Grâce » et « Bénie parmi les femmes » [cf. Lc 1,28-29.42], mais elle fut capable de le supporter du regard.

Ici, nous apprenons deux choses : premièrement, combien est grande la sainteté de Marie qui a pu supporter la présence d'un ange dont l'éclat aveugla le saint prophète Daniel jusqu'à l'évanouissement, la quasi mort ; deuxièmement, puisque Marie est tellement plus sainte que cet ange et pas moins sainte que le prophète Daniel, quelle forte raison nous avons de l'appeler la « *Virgo Admirabilis* », la Vierge admirable, prodigieuse¹ si nous pensons à son ineffable pureté !

Il y en a qui sont si dénués de réflexion, si aveugles, si mal dégrossis qu'ils pensent que Marie n'est pas aussi offensée par le péché mortel que ne l'est son Divin Fils et que nous pourrions la choisir pour amie et avocate tout en s'approchant d'elle sans contrition de cœur, sans même le désir d'un vrai repentir ni la résolution de s'amender. Comme si Marie pouvait moins haïr le péché et aimer davantage les pécheurs que notre Seigneur ne le fait ! Non : elle éprouve de la sympathie

seulement pour ceux qui désirent quitter leurs péchés, sinon comment pourrait-elle être elle-même sans péché ? Non ! même si pour le meilleur d'entre nous elle est, comme dit l'Écriture, « aussi belle que la lune, lumineuse comme le soleil et terrible comme une armée rangée en bataille » [Ct 6,4], que ne sera-t-elle pour le pécheur impénitent ?

6 mai : Marie est la *Domus Aurea*, la Maison de Dieu

Pourquoi l'appeler une « Maison » ? et pourquoi « d'or » ? L'or est le plus beau et le plus précieux des métaux. L'argent, le cuivre, l'acier peuvent à leur façon être beaux à voir, rien n'est aussi riche et splendide que l'or. Nous avons peu l'occasion d'en voir en grande quantité mais qui a vu un bon nombre de pièces dorées sait combien l'aspect de l'or est magnifique. Aussi dans l'Écriture, la cité sainte, par manière littéraire, est dite dorée. « La cité, dit saint Jean, était d'or pur comme d'un cristal transparent » [Ap 21,18]. Il veut bien sûr nous donner une idée de la merveilleuse beauté du ciel par comparaison avec ce qu'il y a de plus beau parmi les substances que nous voyons sur la terre.

Marie est donc dite « maison d'or » parce que ses grâces, ses vertus, son innocence, sa pureté sont d'une splendeur si transcendante et d'une perfection si éblouissante, si rare, si exquise, que les anges ne peuvent pour ainsi dire pas plus détourner leurs yeux d'elle que nous ne pouvons cesser d'admirer un chef-d'œuvre en or.

Continuons : elle est une maison d'or, ou plutôt dirais-je, un palais en or. Imaginez tout un palais ou une grande église fait tout en or, des fondations jusqu'au toit : ainsi est Marie quant

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'Angleterre, le troisième dimanche d'octobre.

1. Cf. saint Augustin, *Sermon 215*, 4 ; saint Léon le Grand, *Sermon 21*,1.

1. C'est ici l'une des très rares occasions où Newman recommande la chaleur de la dévotion exprimée alors dans les livres des pays latins. Tandis que Faber n'avait aucune difficulté avec eux, Newman défendait une plus grande modération, selon le caractère anglais.

1. Ce sermon appartient aux *Discourses Addressed to Mixed Congregations*. Il se trouve dans le premier volume des sermons de Newman devenu catholique, prêchés et publiés en 1849. Il s'agit de discours ou sermons donnés dans l'église de l'Oratoire de Birmingham, alors situé rue Alcester. Ils appartiennent aux premiers sermons catholiques de Newman, prononcés durant le printemps ou l'été 1849, trois ans et demi après sa conversion à l'Église catholique romaine et deux ans après son ordination sacerdotale catholique. Ils n'eurent pas lieu au cours de l'Eucharistie ni d'une célébration liturgique. L'assemblée était « mixte » en ce sens qu'elle comprenait un nombre considérable d'anglicans.

1. Parlant à une assemblée d'anglicans et de catholiques, Newman use d'un ton œcuménique. À ceux qui sont hors de l'Église de Rome, il s'efforce de donner une explication claire des points de la doctrine et de la foi catholiques. Une des grandes difficultés des anglicans vis-à-vis de la dévotion mariale était leur crainte qu'elle n'enlève quelque chose de l'honneur dû au Christ et ne devienne finalement une forme d'idolâtrie accordant à une créature un degré d'honneur qui est du droit exclusif du Créateur lui-même.

1. Newman fait allusion aux théories variées qui circulèrent sur le mystère du Christ avant le Concile de Nicée (325), variations du Gnosticisme qui considérait Jésus comme « un simple

homme. » Elles distinguaient entre le Christ et Jésus : Christ, le Fils de Dieu, serait descendu en Jésus lors du baptême dans le Jourdain. Cette union aurait cessé peu avant la Passion : le Christ aurait abandonné Jésus. Une telle vue nie la réalité de l'Incarnation du Fils de Dieu et ses souffrances rédemptrices.

1. Newman fait ici allusion à d'antiques hérésies toujours récurrentes, exposant de manière erronée le mystère du Christ et non sans conséquences pour une compréhension correcte de la Vierge Marie. La première vient d'Arius, prêtre d'Alexandrie (iv^e s.) pour qui seul le Père dans la Trinité était vraiment le Dieu incréé : le Verbe n'existerait pas au Ciel dans l'éternité avec le Père mais fut créé « des choses qui n'étaient pas » par la puissance du Père. Aussi, comme Newman le dit, les ariens « niaient que le Christ était au ciel le Fils de Dieu. » Le premier Concile œcuménique (Nicée 325) fit une déclaration solennelle sur la vraie divinité du Christ, réfutant l'arianisme.

Il y eut ensuite le nestorianisme (v^e s.). Nestorius, évêque de Constantinople, exposait l'Incarnation en détruisant l'unité du Christ : le Christ était un homme parfait, comme l'un de nous, avec sa personnalité humaine propre et le Fils de Dieu habitait dans cette humanité comme dans un temple. Le Christ était donc vu comme une personne humaine jointe à la personne divine du Fils de Dieu, il n'y avait donc pas une personne (divine) dans le Christ mais deux : une humaine et une divine. Donc la Vierge Marie était Mère non de Dieu mais de la personne humaine de Jésus, elle n'était pas la Théotokos. Cette théorie fut condamnée au Concile d'Éphèse en 431.

Enfin le Monophysisme (dont la forme extrême est l'Eutychianisme) aussi du V^e s. Opposé au nestorianisme, il erra dans l'autre sens. Défendant tellement l'unité du Christ il ne reconnaissait pas seulement en Lui une Personne divine mais

aussi, c'est là son erreur, une seule nature, divine. C'est le Concile de Chalcédoine qui donnera l'explication finale des deux natures intègres et distinctes (divine et humaine) dans Une Personne (divine) qu'est le Christ.

1. Les « Dissidents » étaient ceux qui s'étaient séparés de l'Église Établie en Angleterre par refus de certaines croyances ou usages autorisés par l'Église anglicane. Par la suite, on les appela « Non-Conformistes » ou « Hommes de l'Église Libre. »

1. Les pages qui suivent trahissent la foi profonde du prédicateur dans la réalité de l'Incarnation et de toutes ses conséquences : la similarité avec la méditation théologique de saint Jean dans son Évangile est notable.

1. Le terme « Mère de Dieu » (Théotokos en grec, Deipara en latin) était l'un de ceux dont Newman comme anglican avait l'usage en aversion. Maintenant, catholique romain, il se sent libre et sûr dans son témoignage de foi. Ces dix huit *Discourses to Mixed Congregation* respirent un zèle typique des nouveaux convertis. Richard H. Hutton décrit ainsi le génie particulier de ces sermons : « En eux plus qu'en toute autre publication de Newman, il y avait l'enthousiasme du converti et ils formaient tous les specimens les plus éloquents et travaillés de son éloquence de prédicateur et de son intelligence, si je puis l'appeler ainsi, des avantages religieux de sa position comme héraut de la grande Église de Rome. Ils représentent mieux Newman tel qu'il fut lorsqu'il commença à se sentir "non-muselé"... que tout autre de ses écrits et quoi qu'ils n'aient pas pour moi tout à fait le charme délicat de la réserve et, dirais-je surtout, la timide passion de ses sermons d'Oxford, ils représentent les fleurs épanouies de son génie, tandis que les anciens le montraient en boutons » (*Cardinal Newman*, London, Methen & Co, 1891, p. 197).

2. Newman déploie maintenant toute son éloquence dans un

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

personnelle de l'homme tant qu'elle n'a pas été régénérée par le Baptême du Christ, et la concupiscence est attribuée à l'influence du démon.

1. « Conception de sainte Anne, Mère de la Mère de Dieu. »

1. « Aujourd'hui, vénérable Anne, nous célébrons ta conception. » De même Georges, archevêque de Nicomédie qui fleurit vers 880 a un sermon intitulé *In Conceptionem S. Annæ parentis SS. Deiparæ* (Pour la conception de sainte Anne, parente de la très sainte Mère de Dieu) ; pareillement S. Pierre Sicilien, évêque d'Argo ; et dans le *Ménologe* écrit par ordre de S. Basile le Jeune en 984, la fête est simplement annoncée ainsi : « *V idus decembris, Conceptio S. Annæ matris Genitricis Dei.* (5 des ides de décembre. Conception de sainte Anne, mère de la Mère [Genitrice] de Dieu). »

2. « Reçois-moi non de la chair qui est tombée en Adam, reçois-moi non de Sara mais de Marie ; pour qu'incorrompue soit la vierge, mais vierge intacte par grâce de toute tache de péché » *In Psalm. 118.*

3. En l'an 440.

4. « Est dans le sein [de sa mère] offerte en gage [au Christ] alors qu'elle était en train d'être » *Sermon 140, De Annunciatione B.M.V.* in *Biblioth. PP. Lugdun. VII, 953.*

Tableau chronologique de la vie et des œuvres de Newman citées¹

- 1801, 21 février : naissance à Londres
- 1808, 1^{er} mai : Newman va à l'école à Ealing
- 1816, été : première conversion
- 1817 : Newman entre à Trinity College, à Oxford
- 1822 : Newman admis comme *fellow* de Oriel College
- 1825, 29 mai : Newman reçoit l'ordination presbytérale anglicane
- 1828-1843 : Vicaire à St Mary
- 1833, 14 juillet : Sermon de Keble sur « l'apostasie nationale » d'où est issu le Mouvement d'Oxford
- 1833 : voyage en Méditerranée – la fièvre le terrasse
- 1833/1871² : *Les Ariens du iv^e siècle.*
- 1833-1841 : *Tracts for the time*
- 1834-1843/1869 : *Sermons Paroissiaux*
- 1837/1877 : *De l'Office prophétique de l'Église (= Via Media, 1)*
- 1838/1874 : *Conférences sur la Justification*
- 1842-1843 : *Traités choisis de Saint Athanase*
- 1843/1871 : *Sermons universitaires*, dits d'Oxford.
- 1845/1878 : *Essai sur le développement de la doctrine chrétienne*
- 1845, 9 octobre : Newman entre dans l'Église Catholique, où il est reçu par le Bienheureux Dominique Barberi
- 1846-1847 : séjour à Rome et en Italie
- 1847, 30 mai : Newman reçoit l'ordination sacerdotale catholique
- 1848 : Newman fonde l'Oratoire en Angleterre, à Birmingham
- 1849 : *Discourses to Mixed Congregations*
- 1850 : *Difficulties of Anglicans*, I
- 1851-1858 : Recteur de l'Université Catholique d'Irlande, à Dublin
- 1859 : ouverture de l'École de l'Oratoire
- 1864-1865 : *Apologia pro vita sua*
- 1865 : *Lettre à Pusey (= Difficulties of Anglicans, II)*
- 1870 : *Grammaire de l'assentiment*
- 1877 : Newman est élu premier *fellow* honoraire de Trinity College
- 1849-1878 : *Sermon Notes*

1879	: Léon XIII crée Newman cardinal
1885	: publication de son dernier article
1888, 1 ^{er} janvier	: Newman prêche pour la dernière fois
1889, 25 décembre	: Newman dit sa dernière messe
1890, 11 août	: Newman rend son âme à Dieu
(1850-1855) 1893	: <i>Méditations et Dévotions</i>
1991, 22 janvier	: SS. Jean-Paul II déclare Newman Vénérable
2010, 19 septembre	: à Birmingham, SS. Benoît XVI déclare Newman Bienheureux.

-
1. Ce tableau reprend les données fournies par www.newmanreader.org/biography/
 2. le second chiffre après « / » indique la date de la réédition
« uniforme » le second chiffre après « - » indique la fin de période de rédaction

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

4. Le Mémoire à son ami Robert Wilberforce (avant 1854)
5. Méditations sur les litanies de Lorette
6. La Lettre à Arthur Osborne Alleyne du 30 mai 1860
7. La Lettre à Arthur Osborne Alleyne du 17 juin 1860
8. La Lettre à Pusey (1865)

Très bref résumé sur le parcours catholique de Newman mariologue

RTIE 2 : LECTURE NEWMANIENNE DE LA QUESTION

apitre I : Les termes de la question dans les textes de Newman

1. Le mystère de la sanctification
2. Une certaine primauté et une primauté certaine de Marie
3. Au principe : le Verbe Incarné.
 - *La Nouvelle ou Seconde Ève*
 - *La Théotokos*
 - *Maternité divine de Marie*
 - *La maternité divine et virginale de Marie*
 - *Le triple consentement de Marie à sa virginité, à l'Incarnation et à sa fin rédemptrice/régénératrice*
 - *La perfection de Marie comme disciple associée à l'œuvre de son Fils*
 - *Maternité spirituelle de Marie, maternité dans l'Esprit*

Saint

- *La renaissance comme héritage du Nouvel Adam et de la Nouvelle Ève*

4. Au terme : notre régénération (première naissance et renaissance)
5. Agneau immaculé et Vierge Pure

Chapitre II : bilan et perspectives

1. Éclaircissement de la signification de la phrase de Pie IX à la lumière des données recueillies auprès de Newman
 1. *La cohérence interne*
 2. *La cohérence externe*
2. L'inscription dans la tradition du sens scripturaire
 - *Gn 3, 15*
 - *Luc 1, 26-36*
 - *Apocalypse 12, 1-6*
3. L'intégration dans le développement doctrinal de l'Église
 - *Parenté des mariologies de Newman et de Lumen Gentium, VIII*
 - *La mariologie de Newman : une "anticipation de l'avenir" ?*
4. Perspective complémentaire : le rôle de Marie dans l'économie de la grâce
 - *Y aurait-il une lecture newmanienne de la corédemption mariale ?*

- *La maternité de Marie dans l'économie de la grâce*

Conclusion

ANNEXE : SEPT TEXTES MARIAUX DE NEWMAN ET UN INÉDIT DE ROSMINI

Premier texte : L'Annonciation. L'honneur dû à la Sainte Vierge

Deuxième texte : Notre Dame dans l'Évangile

Troisième texte : Les Gloires de Marie pour l'amour de son Fils

Quatrième texte : La Convenance des gloires de Marie.

Cinquième texte : le Mémoire à Wilberforce sur l'Immaculée Conception

Sixième texte : Seconde lettre à Arthur Osborne Alleyne

Septième texte : Méditations sur les litanies de Lorette pour le mois de mai

Huitième texte. Partie finale du "Votum" d'Antonio Rosmini, Préposé général de l'Institut de la Charité

Tableau chronologique de la vie et des œuvres de Newman citées

Bibliographie

Œuvres de Newman

Commentaires sur Newman et son œuvre

Mariologie & Théologie

Index

ble des thèses contenues dans la mariologie de J.-H.
Newman